



N° 4 - Juin 2009

Les Cahiers de la SFSIC

Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication

www.sfsic.org

Éditorial

Au moment où la société française traverse une crise économique et sociale d'une rare violence et où l'université elle-même est sujette à de grands bouleversements, il nous semble d'autant plus important de poursuivre nos objectifs de développement, de renforcement et de présence des SIC dans les évolutions et les débats actuels.

Forts du succès du lancement de nos Assises à Grenoble le 27 Mars 2009, nous poursuivons l'opération avec de nombreuses rencontres en province. Ces manifestations devraient permettre à notre communauté -et au delà- d'exprimer des analyses et des propositions pour l'avenir de notre discipline. Un forum a été ouvert sur le site de la SFSIC (www.sfsic.org) pour débattre et recueillir points de vue, idées et témoignages autour des questions essentielles. Vous y trouverez toutes les informations pour participer au forum. L'article d'Alain Kiyindou dans la rubrique actualités nous présente ces assises.

La création du prix du jeune chercheur SIC fait partie également des projets de cette nouvelle dynamique. Ce prix sera attribué à l'occasion des congrès tous les deux ans à un chercheur ayant soutenu sa thèse dans les trois dernières années. Dans le numéro 5 des Cahiers nous vous en dirons davantage sur cette initiative honorifique qui devrait permettre à l'heureux gagnant d'éditer sa thèse.

Nous remercions les auteurs nombreux qui permettent à cette publication d'exister, mais aussi les lecteurs qui ont l'élégance de nous signaler l'intérêt qu'ils portent aux Cahiers de la SFSIC.

Brigitte Chapelain, Alain Kiyindou

brichap@club-internet.fr,
a.kiyindou@unistra.fr

Les Cahiers de la SFSIC N° 4 - Juin 2009

Publication de la Société Française
des Sciences de l'Information et
de la Communication - www.sfsic.org

Direction de la publication
Alain Kiyindou

Rédaction en chef
Brigitte Chapelain

Secrétariat de rédaction - crédit photos
Gino Gramaccia

Sommaire

MÉMOIRE ,TÉMOIGNAGES...

- 2010, centenaire de la naissance de Pierre Schaeffer. *Jacques Perriault* 3
- Jean-Paul Natali. *Joëlle Le Marec*..... 3

DANS L'ACTUALITÉ

Communication et sciences : quatre contributions

- Le citoyen en mal de science ?
Réflexions sur la communication, les valeurs culturelles de la science et les ignorances,
Anne Masseran, Philippe Chavot 4
- Science et vulgarisation. *Daniel Raichvarg, Philippe Ricaud* 5
- Entre dire de sciences et dire sur la science. *Olivier Laught*..... 6
- Mutation et complexité de la communication scientifique. *Hélène Romeyer* 7

• Les assises des Sciences de l'information et de la communication.

- Monde en mutation : quelles stratégies pour les SIC ?
Mars 2009 - Décembre 2009 - Juin 2010. *Alain Kiyindou* 7
- Produire ensemble une plateforme des formations en SIC.
Patrice de la Broise, Bertrand Parent..... 8
- Une meilleure visibilité de la recherche en SIC. *Aurélia Lamy*..... 9
- L'abécédaire de la Semaine de la presse et des médias dans l'école®. *Elsa Santamaria*.... 10

QUESTIONS DE RECHERCHE.

Champ scientifique en SIC : regards pluriels.

- La question du champ scientifique en sciences de l'information et
de la communication. *Isabelle Pailliant*..... 11
- Le sens et le social menacés au sein des SIC ? *Roger Bautier*..... 12
- La communication Humain/Machine :
quelle configuration en SIC ? *Maria Caterina Manes Gallo* 13
- De la communication vue par un analyste du discours. *Patrick Charaudeau* 14
- La culture informationnelle, entre SIC et Sed. *Yolande Maury*..... 15
- La naissance d'une géographie du web. *Franck Ghitalla*..... 16

LA RECHERCHE EN SIC OUTRE-FRANCE :

CHINE ET UNIVERSITÉ METODISTA DE SAÔ PAULO

- SIC en Chine : disciplines en gestation. *Mylène Hardy*..... 18
- La recherche sur l'histoire du livre au Brésil. *Sandra Reimão*..... 20

LES INSTITUTIONS : ARRÊT SUR IMAGES

- La Maison Européenne des Sciences de l'Homme et
de la Société Lille-Nord de France (MESHS). *Fabienne Blaise* 21
- 40 ans d'école de Journalisme à Bordeaux.
Brève histoire de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine. *Maria Santos-Sainz* 22

ENQUÊTES, EXPÉRIENCES, ÉCHOS ,

- Les relations des jeunes et des médias en Europe : mais de quels jeunes parle-t-on ?
Geneviève Jacquinet-Delaunay 23
- Les jeunes et les médias : les raisons du succès. *Laurence Corroy*..... 24

REVUE D'AILLEURS

- Telos - Cuadernos de comunicacion, tecnologia y sociedad. *Bernard Miège* 25

CARTE BLANCHE AUX DOCTORANTS.

- ALECSIC : une association de doctorants pour dynamiser la recherche en SIC à Lyon
Laurence Doury..... 26
- Un regard sur les Doctorales. *Béatrice Vacher* 26

AGENDA

- Colloque franco-brésilien, 2-3 septembre, Curitiba (Brésil)..... 28
- Colloque Communication et changements sociaux en Afrique. *Bernard Miège*..... 28
- Colloque EUTIC, Bordeaux 18-20 novembre 2009..... 29
- Symposium «Ecrire la compétence en information et communication»
Lille, 8-9 octobre 2009..... 29

OUVERTURES

- La Maison des Sciences de la Communication du CNRS 30

Photo Couverture : © Louise Merzeau, *Codex # Les vases communicants (2008)*, montage numérique (cahier d'écolier, photographie, carte d'internet)
louise@merzeau.net, <http://www.merzeau.net>

Mise en page et impression : Imprimerie Université Bordeaux 1

Dépôt légal : juin 2009 - ISSN : 1959-6227

Conseil d'Administration de la SFSIC : Claudine Batazzi, Françoise Bernard, Yann Bertacchini, Brigitte Chapelain, Nicole D'Almeida, Patrice de la Broise, Philippe Dumas, Emmanuel Ethis, Olivier Galibert, Gino Gramaccia, Alain Kiyindou, Amar Lakel, Anne-Marie Laulan, Maria-Caterina Manes-Gallo, Cyril Masselot, Christian Le Moëne, Bernard Miège, Laurence Monnoyer-Smith, Jean Mouchon, Bertrand Parent, Jacques Perriault, Odile Riondet, Hélène Romeyer, Béatrice Vacher.

2010, centenaire de la naissance de Pierre Schaeffer

Jacques Perriault, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense, ISCC - jacques.perriault@u-paris10.fr

L'année prochaine verra le centenaire de la naissance à Nancy de Pierre Schaeffer, décédé en 1995. Ce grand théoricien de la communication, un des pionniers en Europe, aux côtés de Georges Friedmann et d'Abraham Moles, nous a laissé des concepts fondamentaux hérités de ses talents variés. Issu d'une famille de musiciens (piano, chant, violoncelle), polytechnicien, ingénieur des télécommunications, créateur de la dramatique radiophonique (séminaire de Beaune avec Jacques Copeau), « inventeur » de la musique concrète, créateur du Studio d'essai, puis du Service de la recherche de l'ORTF, auteur de romans et d'essais, Pierre Schaeffer a toujours été un personnage difficile à saisir.

Du scientifique, il avait le sens de la technique en laboratoire - surtout pour le son -, de l'expérimentation et de l'abstraction (on lui devra les notions de « sillon fermé », d'« objet musical » et d'« objet sonore »). Du chercheur, il affectionnait la pratique de la vérification d'hypothèse. De l'artiste, il avait le sens de la création. Il conçut la musique concrète, puis la rejeta et mit ainsi au placard beaucoup de ses créations, musicales, radiophoniques, télévisuelles. Pour le monde des médias installé dans ses certitudes, Schaeffer ne savait pas ce qu'il voulait. Schaeffer fut aussi organisateur et gestionnaire. Il lui fallut des trésors de rigueur budgétaire pour maintenir en survie le Service de la recherche, qui agaçaient l'institution radiophonique. Celle-ci ne lui pardonnera d'ailleurs pas d'avoir créé l'Institut national de l'audiovisuel.

Chercheur en information et en communication, il le fut avant la lettre. Les deux tomes de « Machines à communiquer » sont publiés au Seuil en 1970 et 1971, alors que les « sciences de l'information et de la communication » n'existaient pas encore (l'intitulé apparaîtra en 1975). Il semble qu'aujourd'hui, quatorze ans après la disparition de leur auteur, celles-ci soient disposées à l'admettre comme précurseur. Il ne figure pas encore au nombre des fondateurs, même si un récent numéro d'Hermès, intitulé « Racines oubliées des sciences de la communication », œuvre en ce sens.

Pour Pierre Schaeffer, l'hypothèse est une ascèse, l'expérimentation, une épreuve de vérité, la rigueur, une conduite permanente, la critique, une nécessité.

À mes yeux, cinq descripteurs principaux caractérisent son œuvre : théorie et pratique de l'instrumentation musicale, théorie et expérimentation des médias, création artistique électronique, réseaux de communication de groupe à groupe, éthique de l'information et de la science. La dimension éthique est omniprésente. Peu de gens se souviennent que Schaeffer eut de la sympathie pour le mouvement Pugwash contre l'arme nucléaire, puis adhéra au Mouvement universel pour la responsabilité scientifique (MURS). Pour lui l'hypothèse est une ascèse, l'expérimentation, une épreuve de vérité, la rigueur, une conduite permanente, la critique, une nécessité. Aussi ne s'étonne-

ra-t-on pas qu'il ait sans cesse dénoncé le système mass médiatique (le triangle de la communication) et ses notions mythiques, telles que le téléspectateur moyen, le taux d'audience et l'audimat. On sait encore moins qu'il ne cessa de chercher des modèles de substitution qui permettraient un peu plus de démocratie. Cela commence avec les expériences de participation de la population à des conseils municipaux (Service de la recherche, Carpentras) jusqu'à la conception et à la gestion d'Antelim avec Yves et Marie le Gall, radio pour les marins faite par les marins et leurs familles, qui cessera d'émettre en 1985. Cette radio communautaire était diffusée par Radio France Internationale. Schaeffer soutint sa vie durant que la diffusion devait rester une activité de service public, position qu'il maintint au moment où, en pleine euphorie médiatique, la dérégulation battait son plein.

Les caractéristiques de l'homme et de son œuvre me suggèrent trois grands thèmes pour l'hommage qui lui sera rendu en 2010. Le premier concerne l'éthique de la communication, transparence des dispositifs et rigueur des pratiques de ses acteurs. Le second concerne les réseaux spécifiques de communication sociale. Alors qu'Internet n'existait pas, il conçut et mit en place des réseaux associatifs de communication par radio. Le troisième thème est celui de la création par les « arts relais ».

L'enjeu n'est-il pas de faire connaître l'œuvre de Schaeffer dans sa richesse et d'encourager des créateurs de talent qui pratiquent pour leur œuvre l'humilité de l'hypothèse à vérifier ?

Jean-Paul Natali

Joëlle Le Marec, E.N.S Lyon, C2SO (JE 2419) - jlmarec@neuf.fr

Jean-Paul Natali s'en est allé. Il était membre de la communauté des sciences de l'information et de la communication. C'était bien plus qu'un collègue pour un certain nombre d'entre nous.

À l'ami, j'ai voulu rendre un hommage avec toute l'équipe sur le site du laboratoire (<http://c2so.ens-lsh.fr/spip.php?article92>). Mais c'est la mémoire du chercheur que je voudrais saluer dans les cahiers de la SFSIC, en essayant d'évoquer trop brièvement une proposition intellectuelle et scientifique qui participe des aspects les plus intéressants des sciences de l'information et de la communication.

Jean-Paul, qui avait été chercheur en neurosciences, était convaincu que la vulgarisation des sciences était chose impossible. C'est à partir de cette posi-

Jean-Paul, qui avait été chercheur en neurosciences, était convaincu que la vulgarisation des sciences était chose impossible.

tion théorique qu'il avait formulé une des plus extraordinaires propositions culturelles à propos de sciences, l'exposition « La douleur au-delà des maux » présen-

tée à la cité des Sciences du 15 octobre 1992 au 30 août 1993.

Jean-Paul avait également développé une critique des risques de l'ingénierie de la communication dite participative, mais il avait participé dès 1998 à l'expérimentation d'ateliers délibératifs dans les Entretiens Sciences et Éthique de Brest, et n'avait cessé ensuite de développer la réflexion critique et la création de dispositifs de débat délibératif au Centre d'Étude du Débat Public de l'Université de Tours, et à la Délégation aux Affaires Scientifiques de la cité des Sciences et de l'Industrie.

Jean-Paul avait enfin travaillé, notamment au sein de notre équipe, sur l'évolution du rôle des chercheurs et des instances de validation scientifique dans les établissements de culture scientifique, tout en réfléchissant concrètement à l'implication des chercheurs en communication dans les projets et les structures auxquels il participait. En d'autres termes, Jean-Paul Natali était authentiquement chercheur.

Il expérimentait les formes de communication qui posaient problème, et n'était en aucun cas intéressé par la valorisation de la recherche par la production d'artefacts destinés à un marché de l'expertise proliférant. Le lien entre l'action et la recherche était chez lui systématiquement contraire à un sens commun de l'applicabilité de la recherche en communication. Il développait une position peu décrite et pourtant fondamentale : l'expérimen-

tation critique, une forme d'empirisme exigeante, inscrite dans les pratiques sociales qu'elle retravaille mais qu'elle éprouve et respecte profondément. C'est une position rare qu'il nous laisse en héritage, un bien précieux pour une communauté dont un des aspects les plus vivants est l'ouverture intellectuelle et la capacité d'invention des formes de réflexion sur la société.

DANS L'ACTUALITÉ

Communication et Sciences : quatre contributions

Le citoyen en mal de science ? Réflexions sur la communication, les valeurs culturelles de la science et les ignorances

Anne Masseran, Université Nancy 2, CREM - anne.masseran@univ-nancy2.fr

Philippe Chavot, Université de Strasbourg, LISEC - philippe.chavot@iuthaguenu.u-strasbg.fr

Communiquer au nom de la science

Sous la plume de Diderot, l'Encyclopédie proclame que la science – contrairement à la religion – représente le vrai vecteur des progrès de l'homme... En 1937, lors de l'inauguration du Palais de la Découverte, le physicien Jean Perrin affirme la beauté de la science et ses valeurs morales et démocratiques... Dans les années 1980, l'équation progrès des sciences = progrès économique et social constitue l'une des pierres d'angle du discours public justifiant la création du premier Ministère de la Recherche... Ces trois exemples mettent en lumière l'existence de « paradigmes politiques » sous-tendant la communication scientifique et assignant des valeurs culturelles et un pouvoir particuliers au référent « science ». La communication concernant les sciences et les techniques se situe aujourd'hui à la confluence de deux tendances majeures. En premier lieu, nous assistons à une multiplication et une diversification des acteurs qui utilisent les références culturelles et la crédibilité associées à la science et s'emparent des mécanismes de la vulgarisation pour argumenter leurs décisions. L'autre tendance, corollaire, attribue aux publics des devoirs et rôles de plus en plus nombreux et précis.

Ainsi, les pouvoirs publics, les organisations, les instances de vulgarisation entre autres acteurs, requièrent-ils une implication active de tous dans des choix de société fondés sur des arguments scientifiques. Les publics, rebaptisés « citoyens », deviennent explicitement des acteurs de l'écologie : le Grenelle de l'Environnement en France et ses campagnes de sensibilisation en partie axées sur l'explication scientifique constituent l'un

des derniers avatars de cette mouvance. On demande également, en déployant force campagnes de sensibilisation médicale, à différents publics - personnes âgées, fumeurs, femmes enceintes... - de prendre en main leur santé. Ils se doivent ainsi d'endosser un rôle économique et

Les citoyens sont appelés à conforter moralement les choix technoscientifiques lorsqu'ils sont consultés par le biais de Conférences de Citoyens ou de forums hybrides.

de se responsabiliser face au déficit de la Sécurité Sociale. Enfin, les citoyens sont appelés à conforter moralement les choix technoscientifiques lorsqu'ils sont consultés par le biais de Conférences de Citoyens ou de forums hybrides. Le lien implicite, qui a souvent été nié au cours de l'histoire par les scientifiques, les philosophes des sciences et les vulgarisateurs est ainsi désormais mis sur le devant de la scène : la société a besoin de la science et la science a besoin de la société. Dans ce contexte, la communication est appelée à jouer un rôle renforcé et majeur.

La crédibilité de la science confrontée aux « ignorances »

Comment les publics peuvent-ils faire face à une telle pléiade de devoirs, qui varient, de plus, suivant les contextes ? Et désirent-ils vraiment s'impliquer ? Des recherches dans différentes disciplines ont pu établir, dès la fin des années 1980, que la communication axée autour des arguments et explications scientifiques se heurte à différents types de réticences. Ainsi, Robert Paine ou Brian Wynne

montrent que les personnes concernées cherchent d'abord à préserver une identité, des réseaux sociaux et professionnels, à maintenir des savoir-faire parfois contradictoires avec les données scientifiques, alors même qu'elles se trouvent dans une situation où prédomine un risque technologique. Leur attitude s'éloigne ainsi du rôle « scientifiquement correct » que les initiateurs de la communication désireraient leur voir jouer.

Ce constat devient crucial lorsqu'il s'agit du domaine biomédical. Prenons l'exemple d'une recherche européenne que nous avons menée récemment sur la perception de deux technologies biomédicales, la transplantation d'organes et les tests génétiques (Challenges of Biomedicine, 6^e PCRD). Les focus groups que nous avons réalisés rendent compte de réticences qui demeurent habituellement masquées par le consensualisme des réponses aux enquêtes publiques et par l'adhésion de façade aux manifestations de solidarité (journée nationale du don d'organes, Téléthon etc...). En effet, certains principes fondateurs de ces technologies médicales sont susceptibles de heurter une perception personnelle, professionnelle, familiale etc... du corps, de la santé, de la maladie et de la mort. Ainsi, dans le cas de la transplantation d'organes, la notion de mort encéphalique peut contredire le signe visible de la « vraie mort », l'arrêt du cœur. Elle perturbe également, pour certains, le travail de deuil. La logique des tests génétiques contient l'idée que la vie serait prédictible. Or, la plupart des participants aux focus groups sont attachés à la médecine curative et ne désirent pas connaître leur destin génétique.

Ces convictions sont d'ailleurs partagées par les personnes concernées par les maladies génétiques et par celles qui ne le sont pas.

La communication autour des transplantations et des tests génétiques prend pour acquis ces principes, alors même que les publics en interrogent la pertinence et les confrontent à des contextes où la science joue parfois un rôle très secondaire. Ce décalage peut expliquer, par exemple, qu'une immense majorité de français se déclare favorable au don d'organes lors des enquêtes publiques bien que, *in situ*, près d'un tiers des personnes refuse de donner les organes d'un proche.

Il nous semble fécond, dans ce cadre, de revenir à la thèse de Mike Michael, qui distingue ce qu'il appelle la perception générale, souvent très positive, de la science (science in general) de sa mise en contexte dans le quotidien des personnes (science in particular). Les personnes, placées face à une menace

pour leur santé se désistent souvent en invoquant « l'ignorance » ou plutôt les « ignorances ». Soit elles prétextent que la « science » fait partie du travail « des autres/ des experts », soit elles affirment qu'elles n'ont pas les connaissances nécessaires, soit elles rejettent partiellement les arguments en référant à un savoir propre (relatif à leur propre corps, leur profession etc...). Ces ignorances multiformes constituent des manières de se situer épistémologiquement par rapport à la science, d'affirmer ce qui est important pour soi et ce qu'on est capable de gérer grâce aux ressources que l'on maîtrise. Or, la communication axée sur des référents scientifiques et/ou techniques impose une hiérarchisation des problèmes qui ne rencontre que rarement les priorités des publics. Cette hiérarchie et le rôle central dévolu à la science dans la résolution des problèmes peuvent être contestés lorsque l'individu se restitue dans un monde de référence qui lui correspond. Cela n'empêche en

rien le même individu de plébisciter l'utilité et la bienfaisance des sciences en général. Pour le dire autrement, les personnes choisissent de considérer ou non ce savoir scientifique comme un référent pertinent, elles n'ignorent pas que les experts « savent », ni qu'elles-mêmes ne disposent pas de ce savoir, mais elles font de leurs ignorances une force, ou, parfois, un contre-pouvoir.

En ce sens, les ignorances en matière scientifique et médicale ne constituent pas un obstacle à la compréhension des problèmes, au contraire, elles permettent de préserver les priorités et ainsi, éventuellement, d'ouvrir sur une acceptation réfléchie et « pour soi » (in particulier) d'éléments technoscientifiques. Il serait illusoire de croire que la communication, fût-elle axée autour de données scientifiques présumées pertinentes et crédibles, est à même de déjouer ces ignorances et de convaincre le citoyen d'assumer des devoirs qui peuvent contredire ses priorités.

Science et vulgarisation

Daniel Raichvarg, Philippe Ricaud, Université de Bourgogne, Laboratoire CIMEOS, EA 4177
daniel.raichvarg@u-bourgogne.fr, philippe.ricaud@u-bourgogne.fr

La vulgarisation des sciences est souvent vécue et pensée comme un ensemble peu formalisé d'actions d'éducation scientifique qui se joueraient en dehors de l'école ou en complément. Cette conception « transmissive » ne résiste pas à l'analyse des dispositifs contemporains où les savoirs scientifiques sont à l'œuvre. Elle pourrait à la fois bloquer les recherches que l'on peut mener sur elle mais aussi limiter la présence sociale de la science. Penser la vulgarisation en termes de dispositifs, d'organisations, de partages, permet au contraire de mieux comprendre cette présence sociale de la science, voire de l'envisager en termes de gouvernance.

Il est vrai que la science est devenue le chouchou des médias. Si l'on se contente d'un seul exemple, l'acide désoxyribonucléique est bien la star des stars quand elle apparaît dans son plus simple appareil : trois lettres – ADN. Elle a éclaté au grand jour avec Dolly et les OGM. Elle est devenue l'héroïne de la série CSI (Crime Scene Investigation – les Experts). Elle sous-tend la trame narrative du film d'anticipation Bienvenue à GATTACA, récit truffé de symboles comme le mot Gattaca, allusion claire aux quatre constituants : Guanine, Adénine, Thymines, Cytosine (les connaisseurs apprécieront !) ou la scène de l'escalier en forme de double hélice que le héros ne peut gravir. L'ADN est aussi au théâtre, dans les coulisses de la pièce Anthropozoo. Il inspire des expositions comme

Dialogue from DNA de l'artiste japonaise Shiraru Shiota (Cracovie, 2000) ou celle de Delphine Coindet (Université de Bourgogne, 2009). On le met en chansons – le Tango de l'ADN. Sans oublier un jeu multimédiatique à l'occasion d'un fait divers : un hold-up dans la banlieue parisienne et voilà les experts en première page du Parisien (20 octobre 2008). La nouvelle est suivie, sur une double page,

Nous savons maintenant, grâce aux nombreux travaux de la sociologie des sciences que la science ne s'est pas construite sans communication, sans dispositifs communicationnels.

des analyses de la scène du crime selon les méthodes utilisées par les sciences forensiques (comprenez : la science criminelle) et d'un entretien avec une lycéenne de Terminale qui rêve de devenir experte. L'équipe du journal termine, évidemment, par une revue des séries qui font de l'audience. Nous sommes bien, donc, en présence d'une multiplicité de dispositifs médiatiques.

On le comprend aisément, un traitement par les savoirs s'avèrent de peu d'intérêt pour les Sciences de l'Information et de la Communication et un questionnaire classique : qu'avez-vous appris ? n'a strictement aucun sens problématique. Une telle recherche conduirait à s'inté-

resser à ces objets uniquement à partir d'un « déficit knowledge model » et à soumettre les analyses à la question des connaissances et de leur diffusion. Certes, on pourrait les passer à la moulinette de la casuistique entropique imaginée par Georges Canguilhem : « Dans quels cas et pour quelles fins une perte de savoir par diffusion du savoir vaut-elle d'être acceptée ? ». Mais les jeux d'acteurs et d'images que révèle le traitement de l'ADN conduisent vers d'autres problématiques.

D'abord, vers les objets qu'on peut qualifier de « populaires-médiatiques » et qui se trouvent pris dans des systèmes communicationnels. On peut évidemment les inspecter à la loupe de la sémiologie, voire de l'esthétique. Cependant, nous savons maintenant, grâce aux nombreux travaux de la sociologie des sciences que la science ne s'est pas construite sans communication, sans dispositifs communicationnels – les échanges de lettres, les académies, les revues, les colloques... Or sans communication entre la science et la société, donc sans appropriation par la société, quelle existence, quel statut, s'offrent à la science ? Cela conduit à chercher la place de cette communication dans ce processus d'appropriation : production de nouveaux sens ? De nouveaux liens ? De nouvelles images ? On peut entrer dans le travail avec, par exemple, l'imaginaire. C'est, on le sait, un fort générateur

de communication, et ce en raison de l'antériorité des images sur les savoirs. En effet, pour reprendre l'anthropologie bachelardienne, nous portons des images primitives en nous, tandis que nous construisons nos connaissances dans un second temps. Or, en dehors de la communauté scientifique, la connaissance n'est pas vectrice de communication. Pire encore : par son discours, le savant fait taire l'ignorant. En revanche, l'imaginaire produit spontanément du discours qui à son tour produit de l'interprétation. Ce « modèle communicationnel » sort la vulgarisation de son rôle traditionnel (instruire le grand public), et lui assigne celui d'aider le grand public à penser la science.

On peut aussi regarder du côté des chercheurs. Ils sont pris dans des enjeux relativement nouveaux (en tout cas

socialement installés depuis les années 1980) et sont eux-mêmes l'objet de recherches. Certains programmes essaient de comprendre leurs difficultés dans la communication (mais remonte-t-on à la source ou se contente-t-on d'une « amélioration » de la communication par une meilleure maîtrise de ses techniques). D'autres tentent de mesurer l'évolution de leur action en matière de communication et de justifier à leurs yeux la vulgarisation. Mais on peut aussi changer de regard, par exemple, en important dans notre champ la question du story telling, procédé clairement à l'œuvre dans la communication interpersonnelle ou bien dans les émissions de télévision. La capacité à produire des histoires est liée, par exemple, aux objets que manipulent le chercheur – lorsqu'on le voit manier, tel un cuisinier, ses éprouvettes, ses concepts et des histoires, ou au cours

d'entretiens menés tambour battant par des animateurs au sens le plus télévisuel du mot (Maïtena Biraben dans l'émission Maternelles). Il s'agira aussi de trouver des méthodes pour rendre compte de ces situations de story telling et analyser le profil des chercheurs pour, in fine, en tirer toutes les conséquences théoriques. Un dépoussiérage des méthodologies est donc nécessaire, puisqu'elles sont liées aux problématiques, elles-mêmes dépendantes des théories sous-jacentes. Les récits de vie, l'atelier-entretien et l'entretien collectif sont davantage adaptés au modèle communicationnel. Au final, ou plutôt au début, il y aurait le principe d'une communication scientifique considérée comme productrice de sens, permettant une appropriation de la science par le grand public... La vulgarisation considérée comme un discours sans fin, plus wonderful que la pile Wonder...

Entre dire de sciences et dire sur la science

Olivier Laught, Université de Bordeaux 3, IMAGINES EA 4199 - Olivier.laught@u-bordeaux3.fr

Depuis ce qu'il est convenu d'appeler la « révolution galiléenne », la science peut être vue comme un processus de communication. Discussion à propos de l'interprétation d'un fait expérimental, débat sur la théorie que cette expérience corrobore ou affaiblit, voire falsifie, la science moderne se construit par la controverse. Cette controverse est l'œuvre d'une communauté, celle des pairs qui valident les travaux, autorisent les publications, font les carrières. L'univers des producteurs de savoirs est donc un milieu à la fois de collaboration active et de concurrence féroce. Mais les modalités de ce jeu communicationnel ont hérité les règles de bienséance de leur milieu gentil-homme historique du 17^{ème} siècle : respect de l'adversaire (en apparence au moins), écoute, évitement de l'attaque ad hominem...

A côté de ce premier niveau de réponse à la recherche d'une relation entre science et communication, le champ du « dire la science » s'ouvre lorsque l'on considère des destinataires non scientifiques eux-mêmes. Pline ou Virgile ont certes déjà écrit pour les grands publics de leurs époques. Mais au fur et à mesure que la réflexion et la recherche sont devenues affaires de spécialistes, ou par exemple que la mathématisation de la physique l'a réservée à des fractions de plus en plus réduites de la population, le besoin d'un discours spécifique d'explicitation s'est fait sentir. Complexification des sciences, ruptures de plus en plus fortes d'avec le sens commun, applications technologiques et retombées sociales ont sus-

cité un besoin de diffusion des connaissances, parfois justifié par une idéologie généreuse de partage, souvent plus prosaïquement porté par le fait qu'un ouvrier instruit de règles élémentaires d'hygiène et respectueux du travail des savants est

L'idéal démocratique préconiserait alors la mise en place d'un espace de discussion dans lequel les raisons de chacun, politique décideur, scientifique expert, citoyen usager pourraient s'équilibrer et s'harmoniser.

plus productif qu'un ouvrier malade et ir-respectueux. Cette vulgarisation, parfois si bien nommée, parvient alors souvent à ne fournir qu'un ersatz de connaissance, dans une trahison de la démarche et une mythification de la science que Jurdant a caractérisées. Le public profane porte alors bien son nom, lui qui ne peut que rester avec respect aux portes du laboratoire... qu'il sera autorisé à visiter le jour de la fête de la science !

Le XX^e siècle a amené son lot de désenchantements dans la relation science-société. Le projet Manhattan, qui aboutira à Hiroshima, a ainsi pu être vu par certains comme le point de départ d'une rupture profonde : pour la première fois, des physiciens civils se mettaient explicitement au service de militaires pour participer à la mise au point d'une arme de destruction massive. Mais les accidents industriels (Bhopal, Seveso, Tchernobyl...), les problèmes liés à l'ESB ou les affaires de sangs contaminés ont également contribué au désenchantement, à la méfiance

a priori face aux retombées technologiques des découvertes fondamentales. OGM, nanotechnologies, Wifi sont interrogés au nom de la précaution : un effet pervers ne risque-t-il pas de se découvrir à plus ou moins brève échéance ? Les publics manifestent alors la volonté que leur opinion soit prise en compte dans la décision politique. Quand le discours d'expert est compris comme un alliage rhétorique, élaboré dans l'urgence, entre raisons scientifiques et opinion personnelle même si éclairée, pourquoi l'homme de la rue ne pourrait-il avoir lui aussi voix au chapitre ? Son bagage culturel et son avis ne cèdent en rien à ceux de l'expert, quand il ne s'agit plus de faire parler la nature par la science. L'idéal démocratique préconiserait alors la mise en place d'un espace de discussion dans lequel les raisons de chacun, politique décideur, scientifique expert, citoyen usager pourraient s'équilibrer et s'harmoniser. Le courant de médiation scientifique actuel est directement issu de cette volonté de partage démocratique, qui s'exprime dans une mise en culture de la science. Sur la base de cet agir communicationnel très habermasien, conférences de consensus, jurys de citoyens, rencontres délibératives ont été modélisés et proposés. Mais la déclinaison instrumentalisée quasi parodique qui en a été faite en France sous la forme de quelques conférences de citoyens semble toutefois donner raison à la critique bourdivienne, qui dénonçait violemment l'irénisme de telles conceptions. Charge immédiatement tempérée par une référence au modèle de la communication intradisciplinaire scientifique, qui comme nous l'évoquions plus haut s'est

dotée de ses méthodes d'autorégulation. Ainsi, Bourdieu suggère que la sphère politique pourrait prendre exemple, dans

ses modes de fonctionnement, sur le monde scientifique. La boucle se referme ainsi, le mode de production du discours

scientifique étant appelé à devenir modèle pour les discours « à propos des sciences ».

Mutation et complexité de la communication scientifique

Hélène Romeyer, Université de Rennes1, GRESEC - helene.romeyer@u-grenoble3.fr

Les interactions entre sciences et société font l'objet d'un débat ancien. Poser les rapports entre sciences et société, c'est s'interroger sur des rapports mouvants entre plusieurs champs sociaux, qui ne sont pas affranchis de rivalités de pouvoir.

Si ce débat est ancien, il est à recontextualiser et à analyser du point de vue de ses différentes mises en visibilité ; ces dernières sont désormais multiples : médiatisation classique, mise en ligne plus ou moins militante, politisation de plus en plus locale de la question, « évènementialisation » de la communication, etc. . En outre, ces mutations s'ancrent sur des évolutions sociétales importantes telles que l'émergence de tentatives délibératives et le développement de dispositifs participatifs, notamment dans et autour des processus décisionnels.

D'une part, les connaissances scientifiques ne sont plus communiquées pour elles-mêmes mais pour l'éclairage qu'elles apportent, ou prétendent apporter, à des questions considérées comme publiques ou sociales. La communication scientifique implique désormais des échanges et même la prise en compte de points de vue divers, c'est-à-dire d'élargir le nombre d'acteurs participant aux débats. En ce sens, elle participe à l'espace public. D'autre part, des dynamiques et des enjeux spécifiques caractérisent la publication de la science. Si les raisons et les objectifs de la mise en public de la science sont connus (Pailliat, 2005), dans l'espace public, les débats portent sur des objets aux contours flous. Les questions qui s'y posent ne sont pas par nature, scientifique ou sociale, économique ou

politique, mais tout cela en même temps ou tour à tour. Il s'agit donc de penser la communication scientifique « à la lumière des transformations sociales et politiques actuelles » (Pailliat, 2005, p. 8).

La mise en visibilité de la science et ses rapports avec la société sont passés par la vulgarisation puis par la communication scientifique.

L'aspiration à la participation et au débat public hante l'histoire de nos sociétés (Rosanvallon, 2002). Dans le domaine scientifique, cela se traduit par la recherche d'un nouveau discours de référence, où science et humanisme auraient partie liée. « La conception du débat public est profondément marquée par le caractère transcendant, descendant, voire condescendant, de l'incarnation colbertiste de l'intérêt collectif » (Zémor, 2003, p.17).

Le mouvement de décentralisation des années 1980 ne suffit pas à enrayer l'insatisfaction à l'égard des institutions, ni à endiguer les craintes suscitées par l'infiniment petit, le nucléaire, ou les cellules souches, par exemple. Les citoyens appellent de leurs vœux la pratique d'une plus fréquente maïeutique sociale, qu'Habermas met en avant sous la forme d'une éthique de la discussion. Les dispositifs de débats publics à l'échelle locale s'intéressent de plus en plus aux questions scientifiques. C'est l'exemple à Grenoble de l'expérience Nanoviv : une série de 6 débats organisés par l'ensemble des collectivités territoriales autour de la question des nanotechnologies.

Ce débat public tend à se déplacer dans les médias ce qui offre un lieu supplémentaire où rendre la Raison Publique. La mise en visibilité de la science et ses rapports avec la société sont passés par la vulgarisation puis par la communication scientifique. Elles se sont appuyées sur les médias qui ont eux-mêmes une évolution qui leur est propre. Au cœur de celle-ci, la recherche croissante de l'interactivité avec les citoyens-spectateurs, téléspectateurs, auditeurs, bref un encouragement à toute forme de participation est plébiscité. La rencontre de ces multiples mutations a créé des espaces de médiation et des espaces délibératifs. La science est devenue un sujet de médiations et de débats interactifs. C'est l'avènement d'un acteur tiers : le citoyen à travers les multiples médiations mises en place de manière institutionnelle ou spontanée, notamment grâce à l'appropriation des techniques d'information et de communication. Des systèmes de « médiation dispositifs » se mettent ainsi en place.

Les mutations de la communication scientifique ne peuvent donc se saisir qu'à travers la recontextualisation du rapport science/société. Ce rapport est tributaire d'évolutions qui l'englobent et le structurent. Ces perspectives qui sont débattues par les spécialistes de la communication scientifique sont loin d'être partagées pas les spécialistes de Sciences, Techniques et société (STC), peu au fait des mutations et des complexités de la communication dans leur champ. La revue Les Enjeux de l'information et de la communication proposera un numéro spécial en 2009 sur ces perspectives nouvelles.

Les assises des Sciences de l'information et de la communication Monde en mutation : quelles stratégies pour les SIC ?

Mars 2009 - Décembre 2009 - Juin 2010

Alain Kiyindou, Université de Strasbourg, Centre de recherche en sciences sociales - presidence@sfsic.org

La réforme destinée à modifier l'architecture de l'enseignement supérieur et de la recherche se met en œuvre sur la base d'un nouveau cadre juridique défini par un ensemble de décrets et de circulaires ministérielles. Parallèlement, les bouleversements technologiques ont conduit à de nombreux changements touchant à nos pratiques de recherches et d'enseignement ainsi qu'à leurs objets. Nous assistons à la fois à l'apparition de nouveaux champs disciplinaires, de nouvelles règles et à la reconfiguration des espaces.

Ces mutations, en dehors des questions qu'elles posent au fonctionnement de l'enseignement et de la recherche en France, interrogent directement la place des Sciences de l'information et de la communication (SIC) dans ce nouveau cadre d'enseignement et de recherche.

Au sein des Sciences humaines et sociales, les SIC doivent affirmer leur particularité scientifique. Comment, dans ces conditions, affirmer l'opérationnalité des Sciences de l'information et de la communication, sans l'y réduire ? Comment

maintenir l'exigence de formations de qualité adossées à une recherche fondamentale de haut niveau ? En ce sens, une réflexion sur l'articulation entre formation et recherche s'avère tout à fait nécessaire dans notre discipline dont le champ d'intervention s'est considérablement élargi depuis sa naissance.

Les choix à opérer aux différents niveaux institutionnels, pédagogique, recherche doivent être lisibles et en phase avec la réalité vécue au quotidien par les enseignants-chercheurs.

Une occasion unique d'échanges

De toutes les définitions que l'on pourrait donner au mot « assise », plusieurs d'entre elles prennent une résonance particulière dans un contexte de réformes profondes et brutales qui affectent notre espace public, l'Université, et notre communauté scientifique.

Les assises se définissent comme un crédit, un soutien ou moyen dont bénéficie une personne, un groupe ou une institution.

Il s'agit donc de nous doter de moyens pour faire face aux mutations actuelles, d'élaborer des stratégies efficaces à partir d'une évaluation collective des nouveaux enjeux des SIC, de dessiner ensemble les futurs qu'il faut penser et non subir.

La 2^e définition considère les Assises comme un siège sur lequel on s'assied, un ensemble sédimentaire homogène. Les « Assises des SIC » traduisent, précisément, cette volonté de construire ensemble un programme cohérent dans lequel les principaux enjeux seront discutés, au local et au national, sur la base d'un questionnement comprenant différentes entrées thématiques.

L'essentiel tient, donc, à ce travail de concertation que la SFSIC entend encadrer et animer, conformément à son objet, dans l'intérêt de ses adhérents et de tous ceux qui contribuent, en tous lieux et en toutes formes, au rayonnement intellectuel des SIC.

Nous doter de moyens pour faire face aux mutations actuelles

Les objectifs des Assises sont nombreux :
1. nous donner les moyens de peser dans toute la mesure du possible sur le débat public concernant l'avenir de la recherche et de l'enseignement supérieur ;

De nombreuses questions nous préoccupent particulièrement. Elles touchent à l'évolution des formations, à l'avenir des SIC, aux relations avec les autres disciplines, aux relations internationales, au rôle de la SFSIC.

2. contribuer à élaborer des scénarios pour l'avenir et anticiper les évolutions qui se dessinent afin de ne pas les subir ;
3. donner une nouvelle dimension aux SIC en associant le plus grand nombre possible d'acteurs à la définition d'un projet qui réponde à leurs attentes, et, dans le même temps, de confirmer la place des SIC comme discipline universitaire à part entière.

De nombreuses questions nous préoccupent particulièrement. Elles touchent à l'évolution des formations, à l'avenir des SIC, aux relations avec les autres disciplines, aux relations internationales, au rôle de la SFSIC.

Sur le plan opérationnel, tout est mis en œuvre pour recueillir le maximum de propositions et aboutir à des solutions. Les assises sont ouvertes à tous les acteurs des SIC en France. Elles favorisent les contributions d'institutions partenaires (Ministère de l'enseignement supérieur, l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur, l'Agence nationale de la recherche, le Conseil national des universités, l'Association des professionnels de l'information et de la documentation, le Centre national de la recherche scientifique, l'Association française de communication interne, l'Association des agences conseil en communication, la Conférence des présidents d'universités, l'Association des chefs de département Information-communication, la Conférence des directeurs de laboratoires...). Le lancement des assises a eu lieu à Grenoble, en même temps que les doctorales (27-28 mars 2008). Les travaux des commissions constituées autour des axes principaux se poursuivront jusqu'à la deuxième phase. Elle aura lieu à la Cité des sciences, à Paris du 3 au 5 décembre 2009. Les réflexions seront reprises à Dijon, dans le cadre du congrès SFSIC en juin 2010. En attendant, un forum de discussion est disponible sur le site sfsic.org pour rassembler les contributions diverses et variées.

Produire ensemble une plateforme des formations en SIC

Patrice de la Broise, Université de Lille 3, GERICO, Bertrand. Parent, EHESP Rennes, LAPSS(UMR 6051), EA PREfics 3207/UMR. patrice.delabroise@univ-lille3.fr, bertrand.parent@ehesp.fr

Ces deux dernières années, les activités de la commission formation de la SFSIC ont été essentiellement dirigées vers l'analyse collective des évolutions que connaissent les formations en SIC. Plusieurs processus en cours ont ainsi fait l'objet d'échanges et réflexions qui, toutefois, ne permettent pas encore de rendre compte avec précision du positionnement des SIC dans les transformations actuelles de l'Enseignement Supérieur. On devine que, pour y parvenir, le partage d'expériences sera une tâche difficile. Mais les mêmes acteurs qui, localement, composent avec des changements et des difficultés observables ailleurs peuvent aussi trouver dans un relais national un soutien utile à l'ingénierie de formation, à la promotion de leurs dispositifs pédagogiques, au développement d'une offre pédagogique concertée. Pour ce faire, la commission formation doit mobiliser un réseau de correspondants actifs qui, par leurs fonctions, dans leurs filières et leurs universités respectives, sont en mesure

de collecter l'information et de la verser au pot commun. Cette mobilisation, par-delà les seuls membres adhérents de la SFSIC, peut contribuer à accroître le rayonnement de notre association si nous sommes en mesure de proposer aux enseignants-chercheurs en Information Communication des outils, des analyses et des projets qui servent très directement leur intérêt.

Dresser un panorama des formations en SIC

L'objectif premier consiste à rendre visible et lisible l'offre de formation en proposant une carte dynamique des dispositifs pédagogiques existants. Conçue et proposée par une petite équipe d'enseignant-chercheurs¹, cette carte sera ce qu'en feront les responsables pédagogiques qui, s'ils le souhaitent, interviendront directement dans la description de leur offre de formation en sollicitant un code de saisie informatique (login). La carte dynamique des formations en SIC sera, quant à elle, librement consultable

sur le portail de la SFSIC en septembre 2009 après une phase de test (avril-juillet 2009) durant laquelle les responsables de formation pourront d'ores et déjà compléter (ou corriger) le recensement amorcé.

Seront recensées exclusivement des formations publiques en SIC relevant de l'Enseignement Supérieur. Ce travail cartographique donnera principalement à lire :

- l'identité de la formation : académie, université de rattachement, titre, diplôme, spécialité (et/ou parcours et/ou option), domaine, mention, UFR et/ou département de rattachement, laboratoire(s) associé(s).
- les contacts : nom et courriel du responsable du diplôme, site de localisation de la formation, site internet, adresse postale et téléphone) ;
- l'accessibilité et le format pédagogique : flux et effectifs étudiants, alternance et FTLV, projets tuteurés, stage(s), enseignements théo-

¹ Patrice de la Broise (Lille3), Thomas Guignard (Lille3), Aurélie Lamy (Lille1), Thomas Heller (Lille1), Bertrand Parent (EHESP)

riques en SIC, volume horaire total du diplôme, volume horaire du tronc commun, mémoire de recherche, présence de professionnels dans l'équipe d'enseignement, débouchés professionnels visés, vague d'habilitation.

Discuter les compétences et la professionnalisation en SIC

La construction de référentiels de compétences, depuis quelques années déjà, est un enjeu important pour bon nombre de champs professionnels. Ces outils sont censés fournir une valeur ajoutée, aussi bien en ce qui concerne le repérage et la délimitation des niveaux de qualification des personnels, que l'explicitation des pratiques professionnelles réelles et/ou prescrites (notamment dans le but d'optimiser l'organisation du travail et le management), l'évaluation des acquis afin d'élaborer des objectifs ciblés de formation, la mise en œuvre d'une démarche qualité, etc. Il n'est donc pas étonnant de constater que le nombre de référentiels de compétences réalisés ainsi que la diversité de leurs modes de construction aillent croissant. Toutefois, à l'analyse, beaucoup de ces référentiels se révèlent peu étayés théoriquement et essentiellement limités à des listes d'ac-

tivités conventionnellement décrites. De ce fait, ils restent souvent difficilement exploitables au regard des objectifs qu'on leur assigne notamment parce que, d'un côté, des listes d'activités très générales

Partager une information actualisée sur l'offre de formation en SIC est utile, et nécessaire, à la reconnaissance des SIC comme à la conception de nouveaux cursus universitaires.

ne sont que peu représentatives des compétences visées, de même qu'à contrario, des descriptions qui viseraient la prise en compte de la spécificité de chaque situation s'avèrent peu réalistes. Par ailleurs, le type de description retenu dans ces référentiels tend à masquer le caractère dynamique des compétences.

Il s'agit donc, en considérant le processus de professionnalisation à l'œuvre dans l'écriture de l'offre de formation en SIC, de discuter les formes et la pertinence d'une traduction en « compétences » professionnelles des savoirs académiques. Les interventions et débats prendront appui notamment sur un dispositif documentaire qui, à l'instar du

Registre National de Certification Professionnelle (RNCP) et autres « référentiels » (notamment produits par les entreprises et les associations professionnelles), ambitionne de « traduire » les formations sous la forme de compétences (ou d'aptitudes) propres à améliorer « l'intelligibilité » des contenus pédagogiques et leur portée professionnelle.

En bref...

Sauf à discuter occasionnellement la formation dans les congrès et journées doctorales, on observe un déficit relatif de dialogue pédagogique interuniversitaire. Partager une information actualisée sur l'offre de formation en SIC est utile, et nécessaire, à la reconnaissance des SIC comme à la conception de nouveaux cursus universitaires. Dans cet esprit, une « plateforme SIC des formations » est en cours d'élaboration. Elle vise à instruire collectivement différents « dossiers dynamiques » : cartographie des formations en SIC, référentiels de compétences, TICE, formation tout au long de la vie, formation-recherche, mobilité internationale, partenariats professionnels et insertion (analyse des campagnes de recrutement). Ce projet est le vôtre. Aidez-nous à le faire vivre.

Une meilleure visibilité de la recherche en SIC

Aurélia Lamy, Université de Lille1, GERICO - aurelia.lamy@univ-lille1.fr

Le Congrès de la SFSIC de Juin dernier nous a montré une fois encore la difficulté de dessiner les contours de notre discipline. Dès 2007 pourtant, nous avons tenté une première rationalisation des données liées à la recherche en SIC. En collaboration avec la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication, nous avons lancé la réalisation d'un annuaire répertoriant non seulement les laboratoires de recherche en Sciences de l'Information et de la Communication mais également les chercheurs isolés ayant intégré des laboratoires hors de notre discipline. Cette étude se situait dans la lignée des travaux entrepris par Hélène Cardy deux ans auparavant, nous avons toutefois choisi de nous recentrer sur les laboratoires Français, sans oublier, à l'instar du travail précédemment réalisé que le Canada et la Belgique sont des viviers importants pour la recherche francophone. Le but principal de cette recherche était avant tout de proposer à notre communauté un outil de liaison, de mise en réseau mais surtout de connaissance de nos pairs. Cette recherche s'est faite conjointement avec

Emmanuel Ethis alors chargé de la Commission Recherche au sein de la SFSIC.

Le travail s'est organisé en 4 phases :

- Rédaction d'une liste des laboratoires à partir du travail préalable d'Hélène Cardy, de l'annuaire des formations doctorales et des unités de recherche du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche.

Dans l'optique de la RFSIC, la diffusion des données aidera à mettre en visibilité la recherche française notamment au niveau international,

- Collecte des données liées aux laboratoires via internet.
- Envoi d'un mail à tous les directeurs de laboratoires pour valider ou corriger les informations recueillies. Ce mail était accompagné d'un questionnaire visant à dresser un état des lieux du réseau de chercheurs inscrits dans la discipline et à préciser la nature des liens que ces derniers peuvent

entretenir avec la SFSIC. Les questionnements portaient alors surtout sur la perception de la SFSIC par les chercheurs, sur l'évaluation des outils de communication (site internet, lettre hebdomadaire...), des modalités d'adhésion, des liens susceptibles d'être entretenus avec le CNRS, l'ANR, le CNU...

- Réalisation d'un document de synthèse sous forme d'annuaire en Mars 2007.

Cet annuaire répertorie 59 laboratoires dans 28 villes françaises, chacun d'entre eux donne lieu à une fiche descriptive indiquant les coordonnées du laboratoire, le nom du responsable, les thématiques de recherche abordées par mots clés et de manière descriptive, le nombre de chercheurs, les noms du ou des correspondants SFSIC et le nombre d'affiliés SFSIC.

Dans le cadre du lancement de la Revue française des Sciences de l'Information et de la Communication dirigée par Christian Le Moëne et Gino Gramaccia, nous relançons ce dispositif dans le but de remettre à jour le document réalisé

mais également de constituer des données vouées à être suivies année après année et donnant lieu à analyse en vue d'une publication annuelle. En effet, le premier travail réalisé nous a permis de prendre conscience de la difficulté d'élaborer une liste exhaustive des chercheurs et des laboratoires mais surtout de cerner les contours de notre discipline. Quels sont les éléments déterminants permettant de qualifier un laboratoire en 71^e section : ses chercheurs, ses thématiques... ? Comment intégrer les groupes de recherche constitués de chercheurs 71^e au sein de laboratoires « étiquetés » Sciences politiques ou Sociologie ? Quelles sont les thématiques

de recherche liées de près ou de loin aux Sciences de l'Information et de la Communication ? Dans l'optique de la revue, la diffusion des données aidera à mettre en visibilité la recherche française notamment au niveau international, elle aura surtout pour but de permettre une connaissance et une reconnaissance des unités de recherche en France, de leurs publications, de leurs outils de communication, des séminaires et colloques qu'ils organisent. A terme, ces informations donneront lieu à une lecture croisée notamment en terme de thématiques de recherche : peut-on élaborer un panorama des thématiques liées aux recherches en Sciences de l'Information

et de la Communication ? Quelle cartographie peut-on élaborer à partir de ces données ? De quelles disciplines les SIC se rapprochent-elles ?

Nous en appelons aujourd'hui à la participation de tous les responsables de laboratoires afin que les informations recueillies dans la Revue Française de Sciences de l'Information et de la Communication reflètent au mieux leurs laboratoires, leurs thématiques, leurs aspirations et pour que nous puissions ensemble rendre visible et reconnaissable la recherche en Sciences de l'information et de la Communication dans la communauté française comme à l'international.

L'abécédaire de la Semaine de la presse et des médias dans l'école®.

Elsa Santamaria, *Coordinatrice de la Semaine de la presse et des médias dans l'école®.*

CLEMI (Centre de Liaison de l'Enseignement et des Médias d'Information).

Semaine.presse@clemi.org

A comme actualité. Le CLEMI apprend aux élèves une pratique citoyenne des médias d'information. Il s'agit d'une éducation aux médias d'actualité.

B comme bienvenue. Tous les enseignants de la maternelle au lycée peuvent participer à la Semaine de la presse et des médias dans l'école®. Actuellement 95 % des lycées professionnels, 85 % des lycées, 80 % des collèges et seulement 8 % des écoles participent à la Semaine de la presse.

C comme CLEMI (centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information). Le CLEMI est chargé de l'éducation aux médias dans l'ensemble du système éducatif (décret 474 de mars 2007). Il pilote depuis 20 ans la Semaine de la presse et des médias dans l'école® dont il est à l'initiative.

D comme Dossier pédagogique. Chaque année, un Dossier pédagogique est réalisé par le CLEMI. Des fiches proposant des séquences pédagogiques, des fiches conseils, des fiches d'information et des fiches réalisées par des « ténors des médias » constituent ce document toujours très attendu par les enseignants.

E comme éducation aux médias. L'éducation aux médias, inscrite dans le socle commun de connaissances et de compétences est, depuis juillet 2006, obligatoire dans la formation de tous les élèves.

F comme formation. Le CLEMI forme chaque année 30 000 enseignants à l'utilisation citoyenne des médias. Mais seul 10% des futurs enseignants en formation initiale bénéficie d'une initiation aux médias.

G comme gratuité. Les éditeurs de presse offrent plus de 1,7 millions d'exemplaires et payent pour cet acheminement ! Les journalistes se déplacent bénévolement pour participer aux conférences et tables rondes organisées dans les établissements scolaires.

H comme hiérarchie de l'information. Le décryptage de Unes est un exercice souvent pratiqué par les enseignants au moment de la Semaine de la presse. Travailler sur la hiérarchie de l'information, c'est comprendre le contenu d'un journal (écrit, parlé, TV...) et sa ligne éditoriale.

I comme inscription. Pour participer à la Semaine de la presse, il faut s'inscrire ; c'est une démarche volontaire. De 220 la première année, le nombre de médias participants est de 1944 en 2009 ! Idem pour les inscriptions des enseignants de 11 000 il y a 20 ans à 420 000 cette année.

J comme journaux. C'est en 1976 que le ministre René Haby a autorisé les journaux à entrer à l'école, le travail sur les journaux, l'éducation aux médias est encore une éducation relativement neuve.

K comme kilo. Chaque enseignant reçoit en moyenne « un cartable » de 90 titres de la presse écrite, journaux et magazines. Les éditeurs, offrent en moyenne 3 000 exemplaires par titre. 44 133 « colis-poste » personnalisés ont ainsi été envoyés en 2008.

L comme lire. Parce que les médias sont un moyen formidable de faire lire les élèves. Tout commence par la lecture pour passer ensuite à l'analyse et la mise en perspective du monde, de l'actualité.

M comme média. 1 944 médias sont inscrits en 2009 à la Semaine de la presse et des médias dans l'école®. Cette année, les nouveaux médias représentent deux tiers des médias inscrits.

N comme naissance. La Semaine est née il y a 20 ans. C'est l'événement phare du CLEMI mais ce n'est pas le seul. Le CLEMI organise des colloques, des rencontres et édite plus de 3 ouvrages par an.

O comme « offres spéciales des médias ». Une nouvelle rubrique sur le site du CLEMI met en avant les offres des partenaires médias. En effet, de plus en plus de médias en ligne permettent aux enseignants de découvrir leur contenu au moment de la Semaine de la presse. C'est le cas de l'AFP, du Monde.fr, de Mediapart, d'Arrêt sur images...

P comme presse écrite. 678 publications offrent près de 1 690 387 exemplaires. Si aujourd'hui la presse écrite ne représente qu'un tiers des médias inscrits à la Semaine, les exemplaires sont toujours très attendus dans les classes.

Q comme quantitatif. La Semaine de la presse et des médias dans l'école® est l'opération d'éducation aux médias la plus importante organisée dans le monde. Elle rassemble chaque année 420 000 enseignants et 4,7 millions d'élèves.

R comme routage. Un partenariat avec La Poste-STP (Société de traitement de presse) permet aux enseignants de recevoir directement dans leur classe les journaux demandés et le matériel pédagogique d'accompagnement.

S comme semaine... Chaque année, la semaine de la presse et des médias dans l'école® se déroule au printemps, mais de nombreux enseignants choisissent de prolonger cette activité tout au long de l'année.

T comme titres. Tous les titres vendus chez les marchands de journaux sont susceptibles de participer à la Semaine, quels qu'en soient l'opinion, l'illustration, le contenu rédactionnel ou la ligne éditoriale. La Semaine n'a pas pour finalité de faire la promotion d'un titre ou d'un courant de pensée. Il s'agit, à cette occasion, de passer tous les médias au crible de l'intelligence et de montrer aux élèves l'importance d'une lecture critique des moyens d'information par la mise en perspective et la comparaison des informations.

U comme Une. Chaque année, le CLEMI édite un cédérom d'accompagnement pédagogique. Cette année, un cédérom réalisé en partenariat avec Courrier International présente 100 Unes d'Europe de 27 pays de l'Union Européenne toutes datées du 1 octobre 2008.

V comme victoire. Inventée il y a 20 ans pour donner de la visibilité sur l'indispensable travail sur les contenus, la Semaine de la presse rend caduc tout travail uniquement centré sur les supports.

W comme Watt. Parce que la Semaine de la presse et des médias dans l'école® a pour objectif d'éclairer le jugement critique des élèves, de les rendre acteurs dans le flux d'information où ils baignent.

X comme xénographie. Parce qu'ils vivent dans un monde d'images, il est important que les élèves apprennent à les déchiffrer. De la xénographie à l'image numérique, la Semaine de la presse donne la possibilité aux élèves de questionner les images et d'accueillir l'émotion.

Y comme yeux. L'éducation aux médias, c'est proposer aux élèves de questionner le monde qui les entoure. Mais aussi d'essayer d'éveiller leur esprit critique pour en faire des citoyens acteurs dans la cité.

Z comme zapper. Les élèves ont un usage cumulatif, presque compulsif des médias. Si l'École souhaite poursuivre ses missions traditionnelles d'instruction et d'éducation elle doit puiser dans son environnement immédiat, tout ce qui contribue à la formation de base des enfants et des adolescents qui lui sont confiés.

QUESTIONS DE RECHERCHE

Champ scientifique en SIC : regards pluriels

La question du champ scientifique en sciences de l'information et de la communication

Isabelle Pailliant, Université Stendhal Grenoble 3, GRESEC - isabelle.pailliant@u-grenoble3.fr

Le terme de « champ » rend-il compte des dimensions sociales et cognitives de la science ? La notion de « champ scientifique » renvoie, nous le savons, à l'expression utilisée par Pierre Bourdieu en 1976 pour caractériser le domaine scientifique. L'apport de Bourdieu est de souligner que le champ scientifique s'apparente à d'autres champs (le champ littéraire, artistique, juridique...). Le sociologue se démarque ainsi d'une vision enchantée de la science et d'une idéalisation des pratiques scientifiques en désépiciant les activités scientifiques et en montrant que « l'univers « pur » de la science la plus « pure » est un champ so-

cial comme un autre, avec ses rapports de force et de monopoles, ses luttes et ses stratégies, ses intérêts et ses profits, mais où tous ces invariants revêtent des formes spécifiques ». La science est dans la théorie des champs sociaux précédemment initié, dès 1966, par l'étude du champ littéraire et intellectuel. Louis Pinto dans son ouvrage sur Pierre Bourdieu remarque que « dans un contexte intellectuel dominé par le structuralisme et par ses prolongements formalistes en matière d'analyse littéraire, le sociologue rappelait que créer c'est s'adresser à un public, mais seulement de façon médiate, en se définissant par rapport à

d'autres agents, des pairs que l'on choisit ou que l'on refuse d'imiter, des critiques, des lecteurs et, parmi eux, des éditeurs qui sont dotés de ce pouvoir considérable de contribuer à élaborer l'image publique de l'œuvre ». (p.91). Pour cette raison, la description du fonctionnement du champ paraît particulièrement communicationnelle : elle implique acteurs, pouvoirs, relations, stratégies de reconnaissance et modalités d'expressions de l'autorité. La notion de champ que Bourdieu a explicitement située dans une tradition sociologique sur la différenciation progressive des activités sociales a été déclinée dans le domaine des médias

et de la communication de plusieurs manières. Ainsi le chercheur a-t-il considéré lui-même « le champ journalistique » et les effets de celui-ci « sur les différents champs de la production culturelle ».

Patrick Champagne dans son étude sur la formation de l'opinion publique traite du champ politique et met en évidence son autonomisation et « sa différenciation interne croissante », c'est-à-dire l'apparition et [le] développement de sous-champs eux-mêmes relativement autonomes d'agents sociaux - journalistes politiques, politologues, sondeurs, spécialistes en communication, etc. - qui, chacun à leur façon, avec leurs intérêts propres et leurs enjeux spécifiques, participent plus ou moins directement au jeu politique. Par la suite, les travaux sur le journalisme, dont ceux de Dominique Marchetti, vont se nourrir de la notion de sous-champs en particulier pour traiter des journalistes qu'ils soient généralistes ou spécialisés. L'intérêt pour les sciences de l'information et de la communication de cette notion, malgré les critiques qui lui ont été adressées, est d'avoir ainsi mis l'accent sur les enjeux de pouvoirs et les modalités de domination, renforçant et justifiant la nécessaire

distance avec le fonctionnalisme. Il est également d'avoir conforté les approches qui ne soient pas « média centrées » mais ouvertes à l'entrelacement des champs

Les SIC se structurent, comme les autres secteurs des sciences, par des stratégies de concurrence, de légitimité et de luttes.

sociaux et plus précisément à l'intégration des médias et de la communication dans des stratégies et des pratiques sociales. En outre, l'expression de champ renvoie également aux activités scientifiques et à la discipline. En cela, les SIC se structurent, comme les autres secteurs des sciences, par des stratégies de concurrence, de légitimité et de luttes. Le champ est donc semblable aux autres champs sociaux, cependant le champ scientifique a ses caractéristiques en particulier celui d'être tel que « les agents, en satisfaisant leurs intérêts particuliers, contribuent par là même à produire de l'universel, [...] où les agents se sentent tenus de se faire les défenseurs de l'universel ». L'intérêt pour l'universel qu'il faut comprendre comme

justifiant un rapport de forces au sein du champ scientifique, s'illustre dans les SIC, par la fascination pour une théorie générale. Pourtant, le refus de la dimension surplombante mais aussi le refus d'une théorie générale et globale de l'information-communication, posture partagée par une grande partie des chercheurs de la discipline, soulignent une forme de maturité et d'originalité. On le voit, le terme de champ est pertinent car il dépasse la simple analyse constructiviste de l'activité scientifique, en information-communication comme dans d'autres secteurs. Il laisse cependant dans l'ombre d'autres pans de l'activité scientifique que nous pourrions caractériser par sa capacité à tenir une distance vis-à-vis de contraintes extérieures. Dans ce domaine-là, les sciences de l'information-communication, peut-être plus que d'autres sciences humaines et sociales, font face à des impositions extérieures particulièrement fortes (dans leur rapport aux discours d'acteurs - entreprises, promoteurs de nouvelles technologies, responsables politiques, publicitaires, journalistes...- et à leurs stratégies), c'est sans doute là que se trouvent les enjeux les plus forts des SIC.

Le sens et le social menacés au sein des SIC ?

Roger Bautier, Université Paris 13, LabSic - roger.bautier@laposte.net

Parmi les enseignants et les chercheurs qui ont choisi de travailler en sciences de l'information et de la communication à la fin des années soixante-dix, certains l'ont fait très précisément parce que ce nouveau champ scientifique leur paraissait offrir la possibilité d'échapper à un choix stérile autant que désespérant : celui entre, d'un côté, une approche linguistique et sémiologique de la communication marquée par un dédain alors grandissant à l'égard du sens et du social, et, de l'autre, une approche sociologique ou politologique de la communication qui excluait de ses analyses la spécificité du langage et des signes. Une telle échappatoire était devenue envisageable grâce à l'orientation prise par les sciences de la communication, mais pouvait se nourrir aussi de la spécificité de l'articulation des sciences de l'information avec les sciences de la communication, qui permettait, notamment par l'intérêt accordé à la notion de document, un couplage entre les modalités du traitement de l'information et celles de la communication proprement dite. En même temps, ce champ pouvait apparaître comme un secteur de la connaissance dans lequel les multiples composantes de la communication seraient légitimement étudiées de façon concertée. Et c'est bien, à la fois, en tant que sciences sociales et en tant qu'interdiscipline qu'elles ont alors été conçues

et souvent appréciées favorablement. Le rattachement aux sciences sociales et la constitution en interdiscipline ont été particulièrement productifs en ce qu'ils ont permis, aussi bien par la référence à des travaux majeurs déjà effectués que par l'élargissement des points de vue qu'ils avaient adoptés, la prise en compte de toute la complexité des processus de production et de réception en matière d'information et de communication.

C'est bien, à la fois, en tant que sciences sociales et en tant qu'interdiscipline que les SIC ont alors été conçues et souvent appréciées favorablement.

Avec une restriction : qu'il s'agisse de concentrer l'attention sur le pouvoir des médias, d'étudier leurs usages, d'analyser des stratégies industrielles ou de fournir des outils de recherche documentaire, la diversité des objets considérés et des approches utilisées n'a peut-être fait que renforcer la tendance primordiale à privilégier l'examen des moyens de communication en tant que techniques et dispositifs toujours en évolution, aux dépens de la mise en lumière des incidences sur eux de la permanence relative des propriétés fondamentales de la

communication par le langage, l'image et le corps. Il en est résulté que, souvent, la démarche des sciences de l'information et de la communication ne s'est pas distinguée de celle de la sociologie, de l'économie ou de l'histoire autrement que par le fait de s'intéresser plus intensément que ces disciplines à des techniques et à des dispositifs servant à communiquer, sans pourtant faire un sort particulier aux moyens fondamentaux par lesquels cette fonction s'exerce. Cependant, tout en ne remettant nullement en cause l'appartenance de l'interdiscipline aux sciences sociales, qui la différencie radicalement d'analyses philosophiques oubliées du social, un certain rééquilibrage s'est effectué peu à peu. En particulier, la réintégration des sciences de l'information et de la communication dans l'histoire aussi longue que riche de la réflexion sur les processus de communication, dont l'inauguration remonte à l'Antiquité grecque, les a autorisées à montrer une préoccupation nouvelle pour le sens, dont la place avait été quelque peu mino- rée auparavant. Mais cet équilibre fructueux ne risque-t-il pas lui-même d'être balayé ? En effet, au cours des dernières années, à la suite du développement de nouvelles technologies d'information et de communication, deux tendances sont apparues, inquiétantes par leurs implications quant la place à accorder à la

production de sens et à l'interprétation au sein de l'interdiscipline et quant au rattachement de celle-ci aux sciences sociales.

La première est celle qui se manifeste dans le renouvellement spectaculaire des recherches sur le traitement de l'information, un renouvellement qui s'exprime notamment dans les tentatives d'élaboration d'un web dit « sémantique ». Les potentialités offertes par les perfectionnements de l'informatique amènent ainsi à envisager la réalisation d'un programme d'interopérabilité entre données dont les caractéristiques traduisent une attitude singulièrement réductrice et normative : alors même que la présence du terme « sémantique » pourrait suggérer le contraire, il s'agit là de tenta-

tives qui postulent de manière très discutable, d'une part, l'indépendance entre les connaissances représentées et les langues dans lesquelles elles sont produites et transmises, d'autre part, la représentabilité systématique de ces connaissances par un formalisme logique. Par là même, elles risquent d'écarter tout un pan de la réflexion sur la production de sens et l'interprétation. La deuxième tendance, liée également à l'expansion de l'internet et des réseaux virtuels qui en sont issus, est repérable dans des travaux qui négligent le caractère artefactuel des réseaux en question. Plus précisément, ces travaux, loin de se cantonner dans le repérage des contraintes physiques s'exerçant sur les réseaux techniques, cherchent à fournir des modélisations de tous les réseaux. Ne se cantonnant

pas non plus dans l'examen de leur aspect topologique, ils avancent des analyses conceptuelles et empiriques qui imposent un traitement des outils et des pratiques de communication en termes de systèmes complexes assimilables à ceux que constituent les systèmes vivants : ils mettent alors en lumière les caractéristiques « auto-organisationnelles » des réseaux étudiés, en les considérant comme soumis à des règles de développement relevant des sciences de la nature. Si les perspectives propres à ces travaux étaient acceptées sans discussion (et indépendamment même des implications politiques qu'elles peuvent avoir) par les sciences de l'information et de la communication, celles-ci seraient tout simplement en passe de perdre leur statut de sciences sociales.

La communication Humain/Machine : quelle configuration en SIC ?

M. Caterina Manes Gallo, Bordeaux 3, TELEM – EA 4195 - Bibliographie sur demande - maria-caterina.manes-gallo@u-bordeaux3.fr

Historiquement, la communication Humain/Machine (H/M) n'apparaît pas de façon explicite parmi les champs d'investigation abordés par les SIC dès leur fondation dans les années 70. Problématique transversale, commune à plusieurs disciplines (notamment l'informatique, l'ergonomie, la psychologie cognitive, ...), la communication Humain/Machine est étroitement liée à la naissance de l'Intelligence Artificielle d'abord et à celle des Sciences Cognitives ensuite.

Avec l'automatisation du traitement du document et de l'information vers la fin des années 50 et ensuite l'avènement d'Internet vers la fin des années 90, l'étude des interactions entre un humain et une machine et entre des humains par l'intermédiaire des TIC ont fait l'objet de recherches de plus en plus nombreuses en SIC. De part la vocation interdisciplinaire des SIC, ces recherches s'inscrivent dans deux filiations différentes. En prenant en compte le double aspect de tout processus de médiation, elles focalisent l'attention soit sur l'aspect communicationnel soit sur l'aspect informationnel de l'interaction entre un humain et une machine. Dans ce qui suit j'approfondirai surtout le regard des SIC sur la communication (H/M) porté par le second courant.

Le premier courant, plus orienté vers l'étude des processus médiatiques, s'intéresse à l'articulation entre technologies et société, en essayant de répondre à une double question : comment saisir l'action de la technique dans la société ? Et comment prendre en compte l'action du contexte socio-économique sur le développement des inventions techniques ? L'interaction (H/M) est analysée dans les

termes des usages, des enjeux et des pratiques qui caractérisent la pénétration dans le corps social de différents dispositifs socio-techniques (e.g. Internet, téléphone portable,...) et/ou leur rejet ou leur usage détourné.

En revanche, le second courant, focalise l'attention sur les problèmes posés par la médiation technique dans l'accès et le traitement de l'information (à l'origine surtout scientifique et technique). Avec l'avènement d'Internet et l'évolution des techniques de gestion électronique des documents (e.g. apparition de systèmes

Le module d'interface a pour fonction d'extraire le sens de la requête de l'utilisateur et de l'apparier avec des unités documentaires ou des fragments de documents pertinents, à partir de l'indexation de leur contenu.

de recherche d'informations textuelles), la recherche documentaire est devenue le quotidien de tous, indépendamment du niveau de familiarité avec l'outil informatique et de la visée de l'activité de s'informer (e.g. travail, loisirs,...). D'où la nécessité de prendre en compte et de répondre à la question des décalages existants entre l'activité de s'informer telle qu'elle est mise en œuvre par un humain et les fonctionnalités offertes par l'intermédiation informatique, notamment du dispositif d'interface (e.g. format des requêtes, indexation automatique du contenu de documents,...). Des relations privilégiées avec la psychologie cognitive et les sciences du langage viennent alimenter l'interdisciplinarité des SIC.

Le module d'interface a pour fonction d'extraire le sens de la requête de l'uti-

lisateur et de l'apparier avec des unités documentaires ou des fragments de documents pertinents, à partir de l'indexation de leur contenu. L'enjeu étant de fournir à l'utilisateur des unités d'information à la fois utiles (taux de rappel élevé vs . silence) et utilisables (taux de précision vs. bruit) par rapport aux attentes formulées dans sa requête. L'étude des décalages entre l'activité de s'informer et les fonctionnalités de l'interface reconfigure la communication (H/M) dans les termes d'une interaction complexe entre deux partenaires cognitivement dissymétriques. Notamment, par rapport aux processus de reconnaissance et de production de sens par la mise en fonctionnement d'une langue naturelle dans un discours (e.g. une requête ou le texte constituant un document). Dans ce cadre, le rôle de médiateur du dispositif informatique dépend de son intelligence linguistique, c'est à dire

de sa capacité à gérer l'opaque polysémie du discours langagier. Polysémie qui à l'humain apparaît au contraire comme évidente parce que caractéristique de toute activité discursive, à l'oral comme à l'écrit. L'analyse de corpora oraux d'indications d'itinéraires urbains piétons, de manuels techniques ou de textes de loi constituent des exemples remarquables à cet égard. A titre d'exemple, on peut citer la variation des significations du terme « personne » dans le texte de la Constitution européenne, selon le degré de « définitude » des déterminants qui lui sont associés.

En tant que dispositif créé par des humains pour des humains, l'interface ne peut attribuer du sens aux séquences langagières qu'à partir des connaissances (en particulier linguistiques) qui

ont été représentées dans le système par son concepteur. Dans ce cadre, le succès de la recherche documentaire informatisée dépend d'une représentation des connaissances à fort ancrage langagier qui implique un couplage avec le Traitement Automatique de la Langue Naturelle Écrite (TALNE). Notamment

une représentation des connaissances qui permette à l'interface à la fois de reconnaître et d'extraire le sens de la requête de l'utilisateur et d'indexer le contenu des unités documentaires à partir de leur surface langagière. Se situant au carrefour entre sciences humaines et sciences de l'ingénieur, ce regard SIC

reconfigure la communication (H/M) en finalisant la définition de modèles algorithmiques à l'accès à l'information textuelle. Notamment des modèles qui rendent compte de comment la mise en fonctionnement de la langue naturelle dans un discours contribue à configurer des informations de types différents.

De la communication vue par un analyste du discours

Patrick Charaudeau, Université de Paris 13, Centre d'Analyse du Discours - pcharaud@wanadoo.fr

Diverses conceptions sur la Communication

À passer en revue divers écrits, des plus techniques aux plus philosophiques, on voit apparaître trois conceptions de la communication : la communication comme instrument qui ferait que « tout est communicable », la communication au regard du savoir qui ne peut être vue que comme illusion, la communication en tant qu'elle s'oppose à l'information.

La communication comme instrument ne s'intéresse qu'au support qui sert à transmettre une information. N'est donc traitée que la question de savoir comment un message peut transiter d'une source A à un lieu de réception B, sans prendre en compte ni la nature des pôles entre lesquels circulent le message, ni leurs conditions de production et de réception. On se trouve ici dans le vieux schéma de la communication symétrique entre un émetteur et un récepteur, d'encodage et de décodage, conception simpliste et naïve de la communication dont on pensait que les sciences du langage et de la communication s'étaient débarrassées depuis longtemps. On constate qu'elle revient maintenant sous la poussée irréversible du développement technologique qui réduit la communication à un ensemble de « tuyaux » et de « réseaux » : tout serait permis et possible, et donc « tout est communicable ».

L'idée que la communication n'est qu'illusion est tenue par certains philosophes. Ils parlent, tantôt d'« incommunicabilité » ou d'« incompréhension » entre les hommes, tantôt de « miroir aux alouettes » ou de « mise en abîme ». De ce point de vue, Jean Baudrillard a le mieux développé l'idée que la communication est un phénomène de miroir qui ne renvoie qu'à celui qui prétend communiquer. Il est vrai que l'on peut observer qu'il n'y a guère de communication sans malentendus, fausses interprétations et effets pervers, tant au niveau individuel que collectif. Mais peut-on affirmer pour autant

que la communication est une illusion ? Il ne s'agit pas ici de la communication comme phénomène social mais d'une idéalité psycho-socio-anthropologique jamais atteignable.

Enfin, il est une position nouvelle tenue par certains journalistes¹ qui défend l'idée qu'il faut distinguer la communication de l'information. La première viserait à manipuler les esprits, alors que la seconde n'aurait pour but que de transmettre du savoir. La communication viserait à persuader un public pour le faire adhérer à un projet politique ou commercial ; elle se confond alors avec ce que l'on appelle le « marketing ». L'information, elle, viserait à transmettre de la connaissance : description et explication des événements se produisant dans le monde social. Elle ne pourrait donc être taxée de partisane parce que « les faits s'imposent d'eux-mêmes » et les explications résultent de la confrontation d'opinions différentes. On comprend le souci de ces journalistes qui cherchent à répondre à divers soupçons dont celui de collusion avec le monde politique, mais on ne les suivra pas dans cette distinction, l'information faisant partie intégrante des processus de communication.

La communication est un phénomène générique à l'intérieur duquel on pourrait percevoir diverses formes, divers genres, dont l'information fait partie.

Chacune de ces positions souligne quelque chose de juste. Si les conditions matérielles de transmission ne sont pas le tout de la communication, ils en influencent la réalisation et l'interprétation². La technologie qui développe cet aspect n'a pas à être écartée mais n'a pas à être défendue : elle va de l'avant et continuera à le faire. Cependant, on sait aussi que la communication — du moins la communication humaine — ne se réduit pas à sa matérialité et qu'elle est affaire de construction du sens à travers des actes d'échange qui mettent en jeu des intentionnalités psycho-sociales.

Si la communication est illusion, on peut se demander pourquoi s'y intéresser ; cela rend caduque toute tentative d'étude de ce phénomène. Pourtant, ce qui est intéressant, c'est précisément cette quête sans fin des hommes pour essayer de communiquer entre eux. Dès lors, ce n'est plus seulement le résultat exact ou dévoyé de l'acte de communication qui compte, c'est aussi et surtout ses conditions de production et de réception qui président à la construction et au partage du sens.

Si la communication n'est pas la même chose que l'information, ce n'est pas parce que l'une manipule et l'autre pas, mais parce que les interactions sociales se réalisent sous diverses formes dont les unes sont plus manipulatrices que d'autres. Mais qui peut soutenir que la communication serait un phénomène bien différent de l'information ? Au nom de quel critère, sauf à le décréter ? La communication est un phénomène générique à l'intérieur duquel on pourrait percevoir diverses formes, divers genres, dont l'information fait partie.

La communication comme fait de langage social

Ces différents points de vue ne sont pas à écarter, mais à replacer dans un ensemble théorique et méthodologique. Deux grandes questions se posent à ce propos : qu'est-ce que la communication en tant qu'objet social ? quel cadre disciplinaire pour l'analyser ?

En fait, ces deux questions sont liées, car tout acte de communication doit être considéré comme un phénomène social qui se caractérise par le fait que les individus cherchent à entrer en relation les uns avec les autres, à établir des règles de vie commune, et à construire une vision commune du monde. Tout cela se fait à travers le langage, sans lequel il n'y aurait pas de société humaine. Le langage crée du sens, et ce sens crée du lien social. Dès lors, peuvent être pris en considération trois ordres de problèmes : la construction des normes

¹ Voir I. Ramonet, 1999, La tyrannie de la communication

² Il est vrai que l'étude de ces tuyaux a longtemps été négligée, et on peut être redevable à la « Médiologie » d'avoir reproblématisé cet aspect de la communication.

sociales qui résulte de la nécessité pour les individus vivant en collectivité de réguler leurs échanges, les processus d'influence qui amènent les sujets à faire œuvre de stratégies, la construction des savoirs qui témoignent de la façon dont les individus et les groupes projettent sur le monde des visions interprétantes. De la sorte s'instaure un jeu de régulation sociale à travers la mise en place d'appareils institutionnels et juridiques. A l'aide de ces normes, de ces règles et de ces appareils, les phénomènes sociaux s'instituent en machines à fabriquer des signes : les signes du politique, les signes de l'éducatif, du religieux, du scientifique, du médiatique, etc. Décrire ces machines revient à en repérer les acteurs qui les font fonctionner et les conditions qui président à leur fonctionnement.

Dans chaque machine, il y a des acteurs qui agissent qui pensent et qui se trouvent dans certains rapports de force selon des statuts et des rôles qu'ils ont à tenir. Certains de ces acteurs tiennent des rôles de production des discours, d'autres tiennent des rôles de réception, les uns et les autres étant tenus par certaines contraintes et s'influencent réciproquement. De plus, ces acteurs, pour justifier leur activité sont amenés à se représenter la place qu'ils occupent et qu'est censé occuper l'autre, la finalité

de la machine dans laquelle ils se trouvent, le rapport de force qui les lie aux autres acteurs de la machine, bref, ils produisent, chacun à leur façon, et à travers les discours qu'ils font circuler dans le champ social, des représentations qui constituent ce qui donne un sens à leurs rôles respectifs.

J'ai déjà proposé, un schéma représentant l'ensemble du mécanisme de production et de réception de la machine médiatique³, schéma qui peut servir de référence pour l'étude de quelque machine à fabriquer des signes que ce soit. Trois lieux de construction du sens sont déterminés - de la production, du produit fini, de la réception - qui font également office de lieux pertinence pour l'analyse, chacun d'eux ayant une incidence sur les deux autres. Les lieux de productions et de réception peuvent être analysés par des procédures d'enquête de terrain de type sociologique et/ou des procédures expérimentales de type psychosociologique. Le lieu du produit fini, lui, doit faire l'objet d'analyses sémiologiques et discursives pour tenter d'en dégager les effets de sens possibles dont certains pourront ne pas être prévus par l'instance de production et d'autres ne pas être perçus par l'instance de réception. Ainsi, peut s'instaurer une véritable interdisciplinarité entre sciences du langage, sciences de l'information et de la commu-

nication, sociologie et psychologie sociale. Non point une addition de ces disciplines, mais une articulation entre des procédures d'enquête de terrain, d'expérimentation et d'analyse de corpus, car s'il est vrai que le sens psychologique et social résulte de ses conditions de production et de réception, son analyse requiert une mise en regard des problématisations et des analyses que peut apporter chacune de ces disciplines : dans quelle mesure le fonctionnement de la production et les représentations des acteurs influent sur la construction de la mise en scène du discours ? Dans quelle mesure l'étude des processus de réception permet de comprendre les possibles interprétations du sens ? Autrement dit, comment se fabrique la co-construction du sens ?

Si l'on écarte l'aspect institutionnel, on s'aperçoit que ces disciplines partagent des mêmes objectifs d'analyse avec certains instruments qui sont communs et d'autres ayant leur propre spécificité. On voit tout l'intérêt qu'il y a à les rendre complémentaires. Les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication, avec leurs différentes approches sémiologiques, sociologiques, psychosociologiques et technologiques, ont tout intérêt à collaborer, c'est-à-dire à s'écouter et à s'interroger mutuellement.

³ Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours, De Boeck-Ima, Louvain-la-Neuve, 2005.

La culture informationnelle : entre SIC et Sed

Yolande Maury, Université d'Artois/IUFM - GERIICO, Lille 3 - yolande.maury@noos.fr

Dans le vaste champ des problématiques abordées par les sciences de l'information et de la communication, la culture informationnelle constitue aujourd'hui une problématique émergente. Culture aux contours et aux contenus mal définis (entre information, communication, médias, numérique), elle renvoie à la fois à un ensemble de connaissances à partager pour vivre et évoluer dans la société « dite » d'information, et à un projet éducatif prenant l'information et les médias comme objet d'apprentissage, en réponse à des préoccupations d'ordre individuel et collectif. Venue de l'industrie, c'est dans le monde des bibliothèques anglo-saxonnes que l'information literacy a pris corps et s'est imposée. Dès les premières définitions (années 1980), la dimension éducative est très présente : listage de ce que doit savoir faire une information literate person, puis opérationnalisation de ce que peut être cet enseignement (teaching), en termes d'action plutôt que de contenus à transmettre (L Langford ; S Webber et B Johnston). Dans le contexte français où la question de la

place de la culture informationnelle dans le champ des SIC est parfois posée (A Serres), c'est également sur une base pluridisciplinaire que s'est construite la réflexion. Le concept de littératie, emprunté aux sciences de l'éducation, a été repris et décliné en « littératie informationnelle » par les SIC qui l'étudient

Le curseur semble s'être déplacé des théories de l'information vers celles de la communication, qui se conjuguent avec les théories de l'apprentissage pour étudier cet objet complexe.

avec leur regard propre, leurs théories, leurs concepts (V. Couzinet). Les travaux universitaires, menés à partir des années 90 en contexte scolaire, témoignent de tels croisements disciplinaires, pertinents pour explorer ses différents facettes : pratiques informationnelles dans le contexte des TIC (B Chapelain ; C Duarte ; Y Maury), écosystème documentaire (V Li-

quête), didactique de l'information (M Frisch), questionnement identitaire et ancrage des savoirs (C Gardies), représentations des acteurs (M Tastet)... Au-delà de leur champ respectif de rattachement, ces recherches ont en commun, par les références théoriques convoquées, de se situer à la rencontre des SIC et des Sed, contribuant à nourrir la réflexion, de nature épistémologique, sur les relations entre les deux champs, et entre les terrains d'action que sont l'information-documentation, la communication et l'éducation.

Les travaux en cours de l'ERTÉ Culture informationnelle et curriculum documentaire (Lille 3, A Béguin, dir.) qui associe des chercheurs des deux disciplines, conduisent au même constat. Les SIC et les Sed ont besoin l'une de l'autre pour élaborer des questions pertinentes visant à « lever des verrous » pour améliorer les formations à l'information. La tentation peut exister ici ou là de mettre l'information-documentation en tutelle de l'une ou l'autre des disciplines, ou de penser la culture informationnelle comme un domaine circonscrit à un sa-

voir savant organisé en un tout épistémologique (M. Frisch), c'est au risque d'échouer à saisir ce nouvel objet dans toute sa complexité, avec ses multiples niveaux emboîtés. Car la culture informationnelle représente aujourd'hui bien plus que la littérature informationnelle. Débordant de la recherche d'information et de la culture de la recherche, elle s'est ouverte, alors que les stimuli économiques amènent des innovations dans le domaine de la science et de la culture (C. Basili), à des questions actuelles de droit, d'éthique, d'identité, d'expression, de communication (C. Baltz, B. Juana), impliquant une dimension sociale et culturelle et référant à des modèles

sociaux partagés de comportements, de normes, de valeurs. Le curseur semble s'être déplacé des théories de l'information vers celles de la communication, qui se conjuguent avec les théories de l'apprentissage pour étudier cet objet complexe. Si une lecture sémiotique apporte un éclairage intéressant pour analyser les phénomènes d'information-documentation, dans les relations aux dispositifs notamment, et une lecture communicationnelle pour étudier la construction de la signification - et des savoirs - dans les interactions, la compréhension des processus cognitifs invite à élargir les référents théoriques. Et quand il s'agit de rendre compte de l'épaisseur de

cette culture, via les connaissances nécessaires pour en devenir « membre », l'enjeu est anthropologique autant que socio-cognitif.

Travailler dans l'interdisciplinarité ne signifie pas être dans l'indétermination conceptuelle. Articuler les concepts oblige à les préciser, d'autant plus qu'ils sont travaillés par les deux champs (document ; information-savoir-connaissance ; usager, au statut caméléon, apprenant ou initié ; médiation ; appropriation...). Chaque discipline peut ainsi approfondir son épistémologie, la confrontation des points de vue favorisant la rigueur scientifique et contribuant à jeter des ponts épistémologiques.

La naissance d'une géographie du web ?

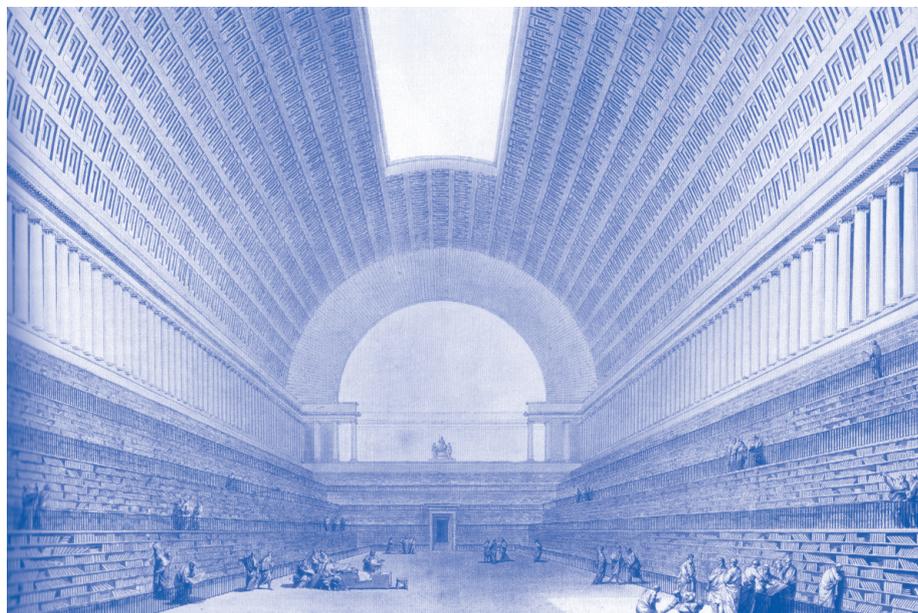
Franck Ghitalla, INIST - WebAtlas - franck.ghitalla@gmail.com

Nous avons créé le Web, et nous avons pour devoir de le comprendre. Ainsi s'est exprimé Tim Berners-Lee le 10 novembre 2006 en fondant le W.S.R.I. (Web Science Research Initiative). Cette initiative récente du M.I.T. et de l'université de Southampton de promouvoir l'émergence d'une « science du web » montre, si besoin était, tout le chemin qu'il reste à parcourir pour comprendre ce réseau dont la raison nous échappe encore. Le web représente en effet un « e-cosystem »¹ documentaire relativement inédit. Certains principes de son organisation sont encore mal connus, même si depuis quelques années on commence à percevoir certaines propriétés génériques de cet espace hypertexte ouvert et dynamique.

Si l'on quitte quelques instants notre navigateur-web et que l'on oublie les listes à plat que nous donnent les moteurs de recherche, alors s'ouvre un univers où les documents web et leurs liens sont inextricablement mêlés. Ils forment un système complexe qui ne semble plus rien devoir à l'organisation physique des réseaux, se développant de lui-même au niveau le plus abstrait de toute cette série de couches de machines et de protocoles qui forment l'Internet. L'activité de nombreux chercheurs et ingénieurs, dans le secteur de la recherche académique comme industrielle, est aujourd'hui concentrée sur l'étude du web comme architecture dont il s'agit de construire les modèles possibles en s'appuyant sur des données expérimentales ou des données indexées dans les grandes bases d'indexation des moteurs de recherche.

A parcourir les publications issues du champ des computer sciences et du web-mining ces dernières années, on se

rend compte combien les chercheurs et les ingénieurs contribuent petit à petit à le dessiner comme un système topologique complexe, esquissant à différentes échelles et par touches successives son modèle à la fois graphique et logique. C'est là, dans cet exercice patient et minutieux de « traduction » des données statistiques, techniques et formelles en propriétés spatiales puis en modèle général que le web commence à « prendre corps », comme (enfin) rendu visible et appréhendable. Dans ces tâches d'exploration de grandes BDD associées à des systèmes d'information, la construction de modèles théoriques du web peut s'appuyer sur des bases mathématiques et statistiques mais aussi sur la théorie des graphes qui représentent un puissant moyen de réduction de la complexité de certains systèmes. Si les graphes peuvent être mobilisés dans des tâches de calcul, ils peuvent aussi être visualisés, offrant alors des types particuliers de « vues cartographiques » représentatives de la distribution de l'information sur le web, à grande échelle comme localement.



Étienne-Louis Boullée: Projekt for the National Library in Paris, France.

A la recherche de *patterns*

Les milliards de pages qui constituent le web peuvent être indexées (décrites) et comparées par leurs contenus ou les liens hypertextes qu'elles distribuent entre elles, formant de vastes systèmes que seule la théorie des graphes peut aider à réduire.

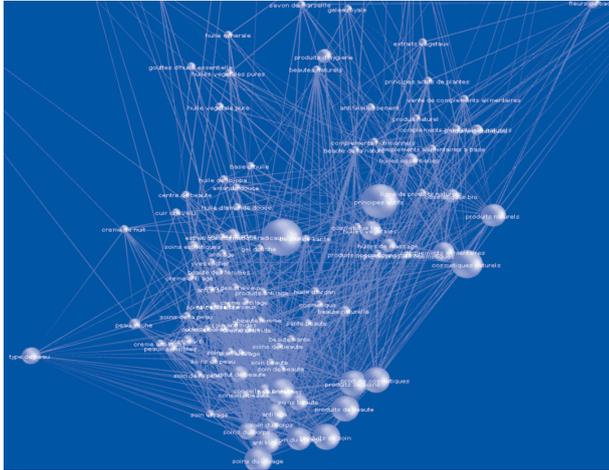
C'est en projetant les pages (ou leur « contenu ») dans un espace théorique (à titre de noeuds) ainsi que leurs liens réciproques (à titre d'arcs ou de vecteurs) que l'on peut alors comprendre les propriétés topologiques du web comme système d'information.

¹ The Laws of the Web, Patterns in the Ecology of Information, B.A. Huberman, M.I.T.-Press, 2001.

Les données extraites du web sont traitées sous forme de matrices de graphes, laissant ainsi apparaître aux chercheurs certaines propriétés de cet espace documentaire inédit, propriétés que l'on peut aussi visualiser. Techniquement, les données traitées dans cette ingénierie d'exploration des structures du web sont constituées surtout par des indicateurs de contenu associés à des URL (quels

sites parlent de quoi ?) et par la distribution entre ces dernières des liens hypertextes (les sites qui parlent de la « même chose » sont-ils reliés entre eux ?). Dans ce type d'approche, un effort particulier porte donc sur l'étude conjointe des degrés de similarité de contenu entre plusieurs (dizaines) milliers de documents et leur proximité topologique en termes de liens hypertextes.

La production de « cartographies du web » suppose donc la fusion de plusieurs traditions scientifiques : celle de l'indexation des documents et des moteurs de recherche, celle de la théorie des graphes (qui a commencé dès le XVIII^e siècle !) et celle, enfin, des techniques d'Information Visualisation (InfoViz) et des interfaces destinées à mapper de grands ensembles complexes de données.



Dans certaines conditions, on peut apercevoir le regroupement de certains mots ou expressions en projetant sous forme de graphe leurs relations statistiques d'occurrence (tel mot apparaît sur le web plus souvent avec tel autre). Ici, ont été visualisées en trois dimensions les relations de hiérarchie (grosceur du nœud suivant l'importance du mot dans le corpus) et de proximité (ou de « complémentarité » thématique) des expressions principales de près de 27.000 pages consacrées aux cosmétiques : radicaux libres, principes actifs, cosmétiques naturels, produits cosmétiques, produits de soins, peaux sèches, produits de beauté, produits de soin, soins du visage... On peut tirer de là des indicateurs puissants sur la façon dont les internautes s'emparent de certaines thématiques, et comment ils le font.

La visualisation de grands graphes révèle ainsi quelques propriétés structurelles du web fascinantes. Certains patterns ou schèmes organisationnels de ce système distribué et ouvert sont aujourd'hui connus et testés sur des jeux de données variés, d'autres restent à découvrir. Les questions de « couches », de « hauteur », voire de « profondeur » y tiennent une place déterminante mais aussi « d'orientation » et de « concentration », comme dans une physique des phénomènes magnétiques. Les principes qui permettent de décrire les lois de cette architecture documentaire constituée de dizaines de milliards de pages comme ceux qui président à la construction de « cartographies du web » reposent sur un ensemble d'hypothèses issues de la communauté scientifique (essentiellement américaine) dès les années 1996-1997.

Les notions de « distance », « centralité », « éloignement », « proximité », « voisinage », « concentration » ou de « couches » s'enracinent dans une série de travaux orientés vers l'exploration semi-automatique de l'architecture documentaire du web. Dans ces contributions récentes se mêlent aussi bien des questions d'algorithmes de traitement des données que des méthodes d'extraction de l'information via des crawling-systems ou bien encore d'optimisation de process déjà existants comme les grands systèmes YAHOO!, Google ou le projet IBM-Webfountain.

Les questions de topologie documentaire sur le web (ou dans les grands systèmes comme certains intranets d'entreprise) occupent donc une place centrale depuis lors en termes de recherche et développement. La communauté des « explorateurs du web » est actuellement concentrée sur deux problématiques essentielles. Celle de la temporalité ou l'étude des phénomènes dynamiques sur le web, à laquelle a grandement contribué V.-L. Barabasi et son équipe



Des dispositifs expérimentaux d'exploration dynamique de grandes masses de données existent aujourd'hui. Une interface de type cartographique permet de jouer sur les niveaux de zoom, de visualiser différents niveaux et type de liens entre les documents et, aussi, de tracer l'évolution temporelle du système mappé (ajout/suppression de liens hypertextes parmi ces quelques 2.000 blogs, propagation d'une information via l'indexation des posts

de l'Université de Notre-Dame en proposant des modèles de scénarios évolutifs². De son côté, D. Watts à l'Université de Columbia développe une série d'hypothèses sur les scénarios de propagation de l'information dans des grands systèmes comme le web (peut-on modéliser la propagation des virus informatiques ? Celle d'une rumeur sur un réseau de blogs ? Quand et comment un système comme le web vit-il certaines phases critiques de mutation ?...)³.



et commentaires...) sans oublier l'accès direct aux URL. Ici, le site de veille des blogs dédiés aux élections américaines développé par la SAS compiégnnoise R.T.G.I. (<http://presidentialwatch08.com/>)

Enjeux d'une « géographie de l'information »

Les méthodes et les outils de web-mapping concentrent des enjeux importants en termes de recherche et d'innovation.

² <http://www.nd.edu/~alb/>

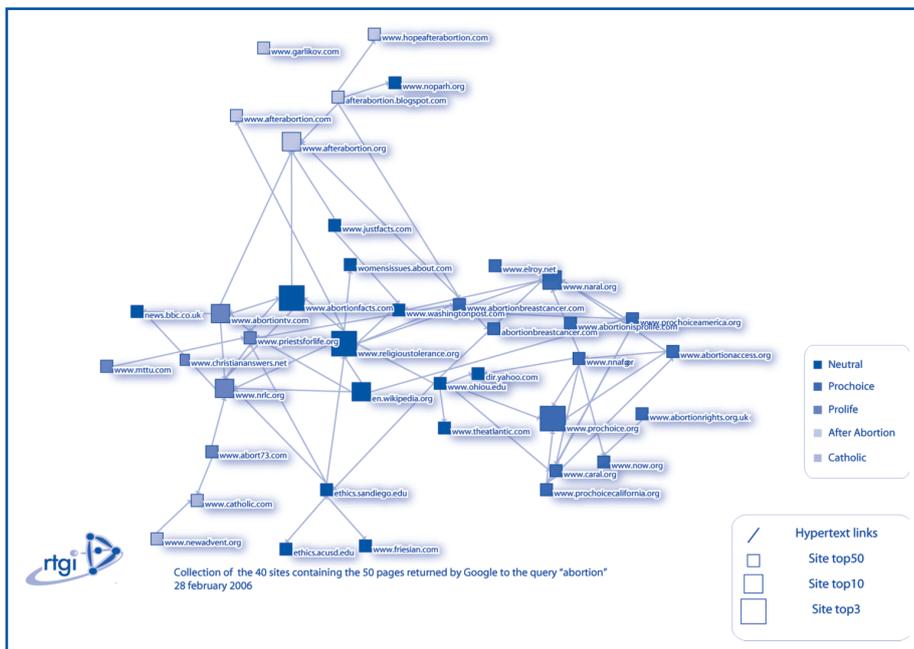
³ Duncan Watts, Six Degrees : The Science of a Connected Age, W. W. Norton & Company; 1st edition (February 2003)

On peut les ranger parmi les technologies de knowledge mapping et de knowledge discovery. Ils incarnent les efforts réalisés par les ingénieurs et les chercheurs pour comprendre les règles qui gouvernent ce vaste système que l'on décrivait jusqu'à présent comme composé de données «en grandes masses, dynamiques et peu structurées». Leur première valeur est d'ordre expérimental pour les chercheurs : les «vues» du web constituent des modèles de synthèse théorique et des instruments de concentration de l'expertise. Mais les cartographies ne sont jamais stables, non seulement parce qu'elles évoluent dans le temps, mais aussi parce qu'elles sont numériquement manipulables. C'est en faisant varier, à partir d'un modèle de départ, les traitements sur les données et les types de visualisation qu'apparaissent les patterns les plus stables. Pour les scientifiques, produire des «formes» visuelles du web c'est donc entrer dans un dialogue intense entre modèles théoriques possibles et sessions expérimentales de relevé et de traitement des données : projections graphiques des connaissances acquises elles sont aussi comme un concentré des pistes et des hypothèses encore à parcourir.

Les cartographies de documents web peuvent aussi préfigurer de nouvelles méthodes ou de nouveaux algorithmes qui viendront améliorer les systèmes d'information web comme les moteurs de recherche. La manifestation visuelle de propriétés statistiques de grands corpus de pages ou de sites, permet de mettre à jour des contraintes auxquelles seront confrontées les technologies et les méthodes d'extraction comme d'indexation de documents qui se révèlent regroupés en agrégats thématiques (donc éventuellement d'opinion, de communautés sociales ou d'intérêts utilisant chacune leur propre vocabulaire ou folksonomies...). Au-delà de ces «cœurs» thématiques peuplés de mots et de liens hypertextes, à moyenne échelle, les cartographies manifestent des lignes de fracture entre corpus (boundaries), des niveaux d'inclusion, de complémentarité ou de hiérarchie, laissant apercevoir les linéaments d'une géographie générale de l'information sur

le web. En termes d'outils de recherche avancés pour l'utilisateur ou de services pour des experts, elles laissent aussi préfigurer de nouvelles interfaces pour la recherche d'information. En retour, la recherche de patterns dans

des données indexées contribue souvent à la valorisation du patrimoine informationnel des entreprises puisqu'elles révèlent souvent des principes d'organisation jusque là implicites, pour tout dire invisibles.



Résultats de la requête «abortion» sur YAHOO ! spatialisés sous forme de graphes. Alors que dans l'interface du moteur les résultats sont affichés par défaut sous forme de listes à plat, un graphe des liens hypertextes montre lui des affinités communautaires évidentes : en bleu les «pro-choice» défenseurs du droit à l'avortement aux États-Unis et, d'un autre côté, les «pro-life» ardents défenseurs du droit «à la vie». Cette cartographie montre à quel point les documents web sont organisés en agrégats, parfois très compétitifs.

Enfin, il paraît évident que les cartographies dynamiques de grandes masses de données web contribuent à l'amélioration des systèmes de veille stratégique et constituent donc aussi de puissants outils d'aide à la décision dans le domaine du marketing, du renseignement

et de l'observation des acteurs ou des organisations qui se profilent au-delà des topics des pages web et de leurs liens hypertextes réciproques. En proposant une vue contextuelle d'un document ou d'un groupe de documents, elles ouvrent la voie au tracking de phénomènes informationnels propagatoires, au mapping d'opinions contradictoires parmi des «communautés compétitives» (selon l'expression des chercheurs américains), à l'étude ciblée «de ce qui se dit» à propos de quelqu'un ou de quelque-chose sur le réseau. En assignant une localisation à l'information, quand de surcroît elles sont associées à des méthodes de social data mining, les cartographies du web préfigurent les instruments qui demain contribueront à nourrir l'identité sociale des internautes dont les technologies «web 2.0» ne sont que la préfiguration.

LA RECHERCHE EN SIC OUTRE-FRANCE : Chine et Université Metodista de Saô Paulo

SIC en Chine : disciplines en gestation

Mylène Hardy, Ambassade de France en Chine, GERICO - unepensedechine@yahoo.com

La Chine vient de fêter les 30 ans de son ouverture au monde. Le développement extrêmement rapide des NTIC en Chine accompagne et entraîne son développement économique. Mais la Chine est un pays de contrastes, qui doit

aussi lutter contre la pauvreté de ses régions rurales, et où le gouvernement en place tente de maintenir le contrôle sur une société civile en émergence tout en s'ouvrant au monde et en affirmant sa place sur l'échiquier mondial. Dans ce

contexte, les sciences de l'information et de la communication en Chine possèdent un certain nombre de caractéristiques dont le présent article vise à tracer les grands traits.

Les SIC sont en Chine séparées en deux disciplines selon le modèle américain: communication d'une part, et sciences de l'information (gestion de l'information et des bibliothèques) d'autre part. Si les sciences de l'information s'apparentent à leur consœur américaine, il n'en va pas de même pour la communication.

La communication n'a vu le jour comme discipline qu'il y a dix ans, et avec un sens beaucoup plus restreint que le terme ne l'a en France. Il existait depuis longtemps en Chine le champ disciplinaire du journalisme et de la publication (xinwenxue), avant que ne s'ajoute le terme de communication importé des Etats-Unis à l'ouverture du pays en 1978. Selon Liu (1993), les concepts importés des Etats-Unis étaient ceux d'information, d'émission-réception, de boucle... : en somme la théorie mathématique de l'information, ce qui explique que le terme choisi en chinois pour traduire le concept de communication, chuanboxue, transcrive la seule idée de transmission. La venue du nouveau terme a enrichi les débats sur l'aspect trop restreint du champ journalistique, et en 1996 est née une discipline reconnue comme telle par l'Etat, consolidée en 1998 par l'établissement de formations en master et doctorat (Liao, 2003). Cette discipline, appelée en chinois xinwen chuanboxue, que l'on peut traduire par « communication journalistique », est de fait restée centrée sur la communication de masse, la terminologie chinoise n'ayant pas évolué depuis. Selon Sun (2002), cette vision resserrée de la communication est aussi liée à la nature pragmatique de la recherche chinoise. Effectivement, il suffit de lire les présentations des colloques de l'Association chinoise de la Communication¹ pour y voir la relation établie entre le développement de la discipline et la poursuite politique du développement économique et social du pays.

La communication de masse a en effet été au centre de nombreux débats en Chine ces dernières années à cause de ses liens avec la naissance de la société civile. Après les événements de 1989, les médias ont été accusés, la discipline interdite en Chine et les publications des revues afférentes ont chuté, avant de renaître fin 1992 (Huang & Han, 1997).

En 2003, la crise médiatique du SARS a engendré un débat chez les chercheurs sur la confrontation des anciens et des nouveaux médias dans la diffusion des informations et des recommandations sur la liberté et l'indépendance des médias par rapport à l'Etat (Zhu & Zhang, 2004).

Par ailleurs, la transition économique de la Chine vers le capitalisme s'est accompagnée d'une demande de recherches autour de la transformation économique des médias, de leur gestion et de leur nouveau rôle dans la société.

Dans ce contexte, l'on comprend le peu de place pour la communication interpersonnelle et la communication organisationnelle dans la recherche chinoise.

Ces deux champs, placés sous la tutelle de la «communication journalistique», commencent cependant à se développer ces dernières années. Alors que la part de la communication de masse était de 90,4 % des articles publiés avant 2000, contre 7,6 % pour la communication interpersonnelle, 0,3 % pour la communication de groupe et 1,5 % pour la communication organisationnelle, en 2007 la part est passée respectivement à 63,5 %, 23,2 %, 2,3 % et 10,8 % (Hu & Hu, 2008). Ces champs, comme dans les SIC françaises, sont cependant étudiés par d'autres disciplines. Ainsi, la communication interpersonnelle est surtout étudiée dans le champ de la sociolinguistique.

Les SIC sont en Chine séparées en deux disciplines selon le modèle américain: communication d'une part, et sciences de l'information (gestion de l'information et des bibliothèques) d'autre part.

Cette caractéristique vaut aussi pour la discipline des sciences de l'information, qui se cherche entre sciences de gestion et ingénierie des systèmes d'information². Dans les deux disciplines, information et communication, d'ailleurs, les tendances sont les mêmes : (1) une approche objective de l'information, de plus en plus fondée sur des études quantitatives vues comme scientifiques et standard face à une recherche qualitative dévalorisée, car associée aux prémisses du développement de la discipline et à un manque de rigueur dans la méthodologie scientifique³.

L'évolution générale des publications a consisté en une diminution des articles de présentation générale de concepts et en une augmentation d'articles élaborant des théories, ainsi que de ceux, moins nombreux, proposant des résultats de recherche (quantitative) (Huang & Han, 1997). (2) la structuration disciplinaire avec organisation de la recherche au plan national, constitution d'associations disciplinaires, multiplication des échanges avec Taiwan, Hong-Kong, l'étranger, et

surtout une tendance toujours plus marquée des chercheurs à s'interroger sur la spécificité des concepts et de la discipline dans le contexte chinois.

Nous assistons donc depuis les années 90 à la naissance de deux interdisciplines, dont l'importance s'accroît avec les années dans la société et auprès du gouvernement, et qui viendront peut-être à se rencontrer comme les SIC françaises (cf. Chen, 2001). Certains chercheurs situés en gestion de l'information travaillent de fait déjà dans le champ de la communication ; ainsi en est-il de Zhang Haoda de l'Université de Pékin, qui étudie la communication des médias numériques liée à l'information visuelle, dans les musées numériques notamment.

Bibliographie

- Chen, Liang. (2001). Guanyu qingbao kexue yinjin chuanboxue lilun de sikao. [Thinking on Introducing Communication Science into Information Science]. *Qingbao Kexue [Information Science]* 19 (5), pp.531-534
- Hu, Yinyu, & Hu, Hening. (2008). Woguo zuzhi chuanbo yanjiu de fazhan licheng : 20 nian lai zuzhi chuanbo yanjiu zongshu (1988-2007) [Le développement de la recherche en communication organisationnelle en Chine : revue de la recherche de ces 20 dernières années (1988-2007)]. *Jin Chuanmei [Today Media]*, 6, pp.36-37
- Huang, Dan, & Han, Guobiao. (1997). 1981-1996 : woguo chuanboxue yanjiu de lishi he zhuangkuang. [1981-1996 : Histoire et état des lieux de la recherche en communication en Chine]. *Xinwen Daxue [Journalism Quarterly]*, Chun [Printemps], pp.20-26; 31
- Liao, Shengqing. (2003). 20 shiji 90 nian dai de zhongguo dalu chuanboxue yanjiu. [The study in communication in Mainland China in the 1990s]. *Fudan Xuebao (shehui kexue ban) [Fudan Journal (Social Sciences)]*, 1, pp. 124-129
- Liu, Minan. (1993). Chuanboxue xuyao chuanbo : di san ci quanguo chuanboxue yantaohui ceji [Il faut communiquer sur la communication ; une vue de biais sur la 3^e conférence nationale de communication]. *Xinwen Zhishi [Savoir journalistique]*, 8, pp.31-33
- Sun, Zhenbin. (2002). Communication Studies in China : State of the Art. Chap. 1. In W.S. Jia, (ed.) *Chinese Communication Theory and Research : Reflections, New Frontiers and New Directions*, Greenwood, pp.3-16
- Zhu, Chunyang, & Zhang, Guoliang. (2004). 2003 nian Zhongguo chuanboxue yanjiu huigu. [Retour sur la communication en 2003 en Chine]. *Xinwen Daxue [Journalism Quarterly]*, Qiu [Automne], pp.3-9; 24

¹ Cf. le site de l'association: <http://www.cacr.org.cn>

² Dans cette discipline, l'accent est mis sur la numérisation des savoirs, notamment académiques. La réflexion sur les NTIC est donc partagée entre sciences de l'information et sciences de la communication.

³ Le premier ouvrage sur les méthodes de recherche en communication (traduit de l'anglais) n'a été publié que fin 90 (Liao, 2003).

La recherche sur l'histoire du livre au Brésil

Sandra Reimão - Universidade Metodista de São Paulo e CNPq - sandrareimão@uol.com.br

Le réseau mondial qu'est le web, permet à ses utilisateurs l'accès à des millions de textes de livres digitalisés. Parallèlement, l'industrie numérique offre de nouveaux outils dédiés à la lecture des livres. La possibilité de pouvoir accéder à de nombreux ouvrages et l'apparition du livre électronique semblent susciter de nouveaux développements dans les études sur l'histoire du livre, comme si l'apparition des nouvelles technologies d'accès, de transmission et de support de l'imprimé avait réveillé la nécessité d'une compréhension plus approfondie de l'objet qui a été pendant, au moins les cinq cents dernières années le principal véhicule de diffusion d'idées, d'informations, de culture et de loisirs de l'humanité.

Ce développement des études sur l'édition se vérifie aussi dans les pays avec une longue et solide tradition de l'étude de l'histoire des livres comme la France, l'Allemagne et l'Angleterre.



Structure de vert

L'imprimerie au Brésil a été tardive : elle date de 1808 avec l'arrivée de la famille royale portugaise fuyant l'invasion napoléonienne au Portugal. Auparavant la Cour Portugaise interdisait l'existence d'imprimeries et de maisons d'éditions au Brésil. Dom João VI a signé deux mois après son arrivée, le 13 mai, le décret qui a créé l'Imprimerie Royale (Imprensa Regia) pour imprimer la législation et les papiers diplomatiques.

C'est le début officiel de l'imprimerie au Brésil ; cependant on connaît l'existence de quelques livres publiés dans le pays avant cette date. Le premier journal brésilien *Correio Brasiliense*, d'abord clandestin, paraît le 1^{er} juin 1808 : de ce fait le journal et le livre, au Brésil, sont pratiquement contemporains.

La relation des livres avec d'autres moyens de communication est un autre thème très présent dans la recherche brésilienne actuelle sur l'histoire du livre.

L'imprimerie au Brésil est apparue beaucoup plus tard que dans d'autres pays de l'Amérique espagnole : le Mexique a connu l'imprimerie en 1539, le Pérou en 1583 et la Bolivie en 1612. L'historien Nelson Werneck Sodré montre que dans l'Amérique espagnole il y avait une culture avancée et l'envahisseur s'est efforcé de la détruire pour implanter la sienne, ce qui n'était pas le cas pour le Brésil. On comprend alors aussi l'inexistence de l'université au Brésil en période coloniale.

L'histoire courte de l'imprimerie au Brésil est donc encore peu étudiée. Le livre du spécialiste américain en études brésiliennes Laurence Hallewell, *O livro no Brasil* (Le livre au Brésil) (São Paulo, T.A. Queiroz Edusp, 1985) est cité comme une référence initiale dans les études sur l'histoire de l'imprimé dans la perspective d'une « histoire culturelle et sociale de la communication imprimée » ou « nouvelle histoire des livres » selon les expressions de Robert Darnton et de Roger Chartier. En vérité, il y a plusieurs études sur l'histoire de l'imprimé au Brésil avant le livre de Hallewell. Parmi celles-ci, on peut citer le classique *Literatura e sociedade* (Littérature et so-

ciété) d'Antonio Candido, publié pour la première fois en 1965, où le thème de la diffusion et de la réception de la littérature est présent avec emphase. Sur la question de la réception de l'imprimé on peut citer aussi le livre *Cultura de massa e cultura popular. Leitura de operárias*. (Culture de masse et culture populaire. Lectures d'ouvrières) d'Ecléia Bosi (Petrópolis, Vozes, 1977) ; en faisant des entretiens avec un groupe d'ouvrières d'une fabrique l'auteur a cherché d'établir les relations entre elles et l'univers du livre.

Les recherches sur les éditeurs et les maisons d'éditions sont un des domaines les plus fertiles actuellement dans les études brésiliennes de l'histoire du livre, en suivant les pas de Hallewell. L'exemple dans ce champ de l'ouvrage d'Aníbal Bragança est significatif¹. La relation des livres avec d'autres moyens de communication est un autre thème très présent dans la recherche brésilienne actuelle sur l'histoire du livre. Le travail que je mène avec mes collaborateurs sur l'analyse de la relation des livres avec la télévision, spécialement les adaptations littéraires s'insère dans cette ligne. Deux autres branches de l'histoire du livre sont spécifiques au Brésil : l'étude de l'histoire et des formes de lecture et l'étude des éditions populaires – folhetos (feuilletés), cordeis (littérature de colportage), almanques (almanachs). En relation à l'histoire de la lecture, on doit se référer au travail que le Centre d'Alphabétisation, Lecture et Ecriture (CEALE) de la Faculté d'Education de l'Université de Minas Gerais développe depuis 1990 et le travail de l'Association Brésilienne de Lecture, société qui publie la revue *Leitura : teoria & prática* (Lecture Théorie & pratique) et anime le Congrès de Lecture du Brésil (COLE).

Une bonne partie des récentes études sur l'histoire du livre au Brésil est liée, en quelque sorte au noyau de recherche sur la production éditoriale de la société brésilienne de chercheurs en communication, INTERCOM, qui se réunit depuis déjà 15 ans chaque année, sous la coordination de Luis Guilherme Pontes R. Tavares, Aníbal Bragança et de moi-même.

¹ Livraria Ideal, do cordel à bibliofilia. (Librairie Idéal, de la littérature de colportage à la bibliophilie) Rio de Janeiro, EdUFF, 1999.

La Maison Européenne des Sciences de l'Homme et de la Société Lille-Nord de France (MESHS)

Fabienne Blaise, Directrice de la MESHS <http://www.meshs.fr> fabienne.blaise@meshs.fr

Dans un contexte de mobilité croissante, l'attractivité des universités passe par leur capacité à attirer les meilleurs chercheurs et à mettre en valeur la recherche qui s'y fait. Les sciences humaines et sociales, qui représentent 2/3 des effectifs étudiants, plus d'1/3 des doctorats délivrés chaque année et 40 % des enseignants-chercheurs des régions Nord-Pas-de-Calais et Picardie, ont un rôle crucial à jouer. De leur action dépend l'existence d'un pôle fort de recherche en SHS au nord de Paris.

Pour relever ces défis, de la fusion de l'IFRESI et de la MSH « Institut international Erasme », est née une fédération de programmes dont l'objectif est de développer des projets de recherche innovants, interdisciplinaires et internationaux dans le domaine des SHS : la Maison Européenne des Sciences de l'Homme et de la Société (MESHS), créée en janvier 2008.

La MESHS est une unité de service et de recherche (USR 3185), placée sous la tutelle du CNRS et des différents établissements d'enseignement supérieur des régions Nord-Pas de Calais et Picardie. Elle fait partie du Groupement d'Intérêt Scientifique (GIS) Réseau des Maisons des Sciences de l'Homme et peut, par sa position géographique privilégiée, renforcer et susciter des collaborations européennes et internationales.

Son projet s'inscrit dans le cadre du Contrat de projets Etat/Région 2007-2013, et elle a pour mission, en collaboration étroite avec les vingt-six laboratoires partenaires, de structurer et de valoriser la recherche en SHS en la décloisonnant et en servant de relais entre laboratoires, disciplines, ainsi qu'entre sciences humaines et sociales et sciences « dures ». Le but est de permettre aux SHS de tenir une place bien visible dans le Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur « Université Lille Nord de France », acté en janvier 2009.

Grâce à ses laboratoires associés, la MESHS a la capacité de structurer les forces de la Région dans la plupart des champs de recherche en SHS : socio-

logie, économie, géographie, aménagement du territoire, environnement, sciences de gestion, sciences juridiques, politiques, information et communication, psychologie, langues, linguistique, histoire, archéologie, philosophie, littérature, études artistiques. C'est une sorte de « cluster » SHS qui est ainsi en train de se mettre en place.

La recherche y est structurée en 3 axes :

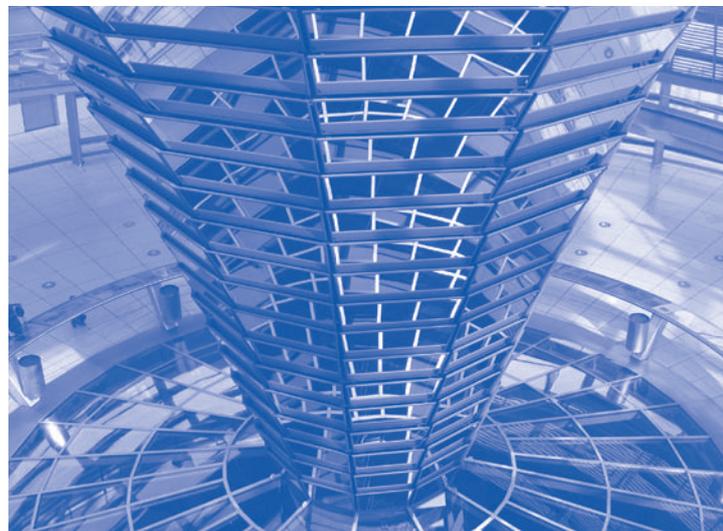
- La santé : entre expériences individuelles et dynamiques sociales
- Dynamiques et gouvernance des sociétés
- Textes, objets, interprétation, argumentation

C'est dans ce cadre, qu'elle aide au montage de projets interdisciplinaires qui s'inscrivent dans les appels d'offres nationaux et internationaux. En 2009, elle a ainsi soutenu des projets dont plusieurs ont été validés (ANR, Fondation de France, GIP Seine-Aval, MEEDDAT).

Elle lance aussi ses propres appels à projets interdisciplinaires (CPER, émergents, partenariats entre laboratoires), expertisés par un conseil scientifique extérieur, pour aider les laboratoires à accroître leurs chances face aux appels à projets nationaux et européens. Les sciences de l'information et de la communication, par nature interdisciplinaires, trouvent là bien évidemment toute leur place.

En 2008, un projet SIC sur communication et médiation dans l'espace public urbain en mutation, et en 2009, deux projets, sur les modes d'encadrement et d'autonomisation des publics vulnérables et sur les écritures normées et normatives, ont ainsi été encouragés. Les séminaires soutenus dans ce cadre sont ouverts aux doctorants, qu'ils initient à l'interdisciplinarité. La MESHS organise aussi des opérations d'animation scientifique qui

contribuent à la visibilité de la recherche SHS dans la Région. Elle a invité Steven Kaplan, historien, professeur à l'université de Cornell, qui organise de janvier à juin 2009 un séminaire bimensuel réfléchissant notamment à l'identité des SHS et aux transferts de ses concepts d'un continent à l'autre. Ont lieu aussi des conférences mensuelles : après S. Kaplan en janvier 2009, la MESHS recevra en février J.-Cl. Risset, chercheur en physique acoustique et compositeur de musique électro-acoustique, en mars M. De Launay, philosophe, philologue, traducteur, en avril G. Mauger, sociologue. Son inauguration officielle, le 29 mai 2009, se fera sous l'égide de l'anthropologue Maurice Godelier. Elle organise enfin, en mai-juin, « Le printemps des SHS », consacré à un thème réfléchi sous ses différentes facettes. Cette année le « Printemps » posera la question : « A-t-on encore besoin de la famille ? » et donnera lieu à une série de conférences, tables rondes et projection de films.



Structure de verre - Photo G. G.

On le voit, l'objectif est de susciter le dialogue entre chercheurs et enseignants chercheurs, mais aussi d'informer un public plus large par une politique de communication et de diffusion des connaissances. Le but est aussi de permettre à la « société civile » de mieux saisir le rôle essentiel que peuvent jouer les SHS dans sa prise de décision et son action.

40 ans d'école de Journalisme à Bordeaux

Brève histoire de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine

Maria Santos-Sainz. Maître de conférence en sciences de l'information. Directrice de l'IJBA - maria.santos-sainz@jba-bordeaux3.fr

La formation au journalisme existe depuis plus de 40 ans à Bordeaux. Formation reconnue par la Convention Collective des Journalistes, créée en 1967 par Robert Escarpit, écrivain, grand reporter au Monde, l'IUT de journalisme fut ensuite dirigé par Pierre Christin, scénariste et écrivain. Dans le cadre de l'unification des diplômes européens, et sous la direction d'Edith Rémond, journaliste et universitaire, l'IUT se convertit en 2006 en IJBA, Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine. Installé dans un bâtiment construit pour lui en centre-ville, l'IJBA accueille chaque année 34 étudiants, auxquels seront délivrés des masters professionnels de journalisme. L'école délivre également pour 8 étudiants un DU Journalisme Reporter d'Images.

En juin 2008 est sortie la première promotion de l'IJBA. Depuis toujours notre école reste très sensible à la diversification de nos promotions. C'est la richesse du métier. Très tôt des étudiants de tous horizons, de cursus différents et d'origines géographiques et sociales divers ont été accueillis. Nous maintenons le même principe même si l'élévation du niveau de recrutement et le nombre très élevé de candidats (plus de 800 en 2008) pourraient niveler nos promotions. L'IJBA est l'école la moins chère de France, elle n'impose ni limite d'âge ni test d'anglais à l'entrée pour éviter des discriminations. 8 enseignants permanents et 45 intervenants extérieurs encadrent la formation, garantissent des stages de qualité, et accompagnent les jeunes diplômés après leur sortie. Les étudiants reçoivent une formation solide, qui leur permettra d'acquérir ou de consolider la rigueur d'analyse, le sens de l'interprétation et de la synthèse, la capacité à décrypter l'information et le souci de la déontologie. Le défi des journalistes, chaque jour, est de faire de l'information de qualité, en évitant les dérapages, les pièges de la connivence, ou les évidences du marché. Notre enseignement se fonde sur l'exigence d'une éthique professionnelle et place la recherche de la vérité, l'honnêteté dans les faits et les commentaires ainsi que le sens des responsabilités civiques au centre de l'activité rédactionnelle.

Nous sommes sensibles aux nouvelles exigences du métier et cela s'est traduit par le renforcement de la formation au globalmedia. L'année dernière nous avons lancé un module blog, un excellent outil plurimedia pour explorer les

nouvelles frontières urbaines et pratiquer l'information locale sur un quartier. Il suffit de regarder www.hugo-blog.com (2007) et www.ruesdelagare.com (2008). Une école de journalisme est aussi un laboratoire pour réinventer de nouvelles formules parmi d'autres objectifs : cette année nous avons mené une aventure pédagogique en créant un site consacré au journalisme sur les médias (www.lafabriquedel'info.fr) afin d'accéder aux coulisses de médias et de prendre de la distance critique avec le métier. Les écoles restent aussi un lieu de réflexion privilégié sur les médias.

L'IJBA a voulu devenir un lieu d'échanges et de réflexion sur le rôle et les fonctions des médias auprès de journalistes et futurs journalistes.

L'IJBA édite, produit des magazines audiovisuels, radiophoniques ou multimédias, et publie un journal hebdomadaire, *Imprimatur*, avec sa déclinaison multimédia. En 2007 le groupe de la spécialisation presse écrite a conçu de l'A à la Z et rédigé un news magazine consacré à la vie de la région Bordeaux City mag qui remplace à l'Almanach Bordelais. Une nouvelle formule, plus pointue, plus moderne et percutante. Une déclinaison multimédia du magazine a été lancée en parallèle pour renforcer la préparation au globalmedia. Très attaché à sa vocation internationale, l'IJBA a développé des échanges et des partenariats avec le département de Journalisme de l'université de Russie de l'amitié des peuples (Fédération de Russie) à Moscou, avec d'autres Ecoles de journalisme en Europe (Madrid, Malaga et Bilbao pour l'Espagne ; l'école de Journalisme de l'université catholique de Louvain en Belgique, etc.). Nous sommes en train de développer de nouveaux partenariats avec d'autres écoles de journalisme aux Etats-Unis, au Canada, en Amérique Latine et en Afrique. De nombreux stages à l'étranger complètent la formation de nos étudiants à l'international.

Un autre point important pour l'IJBA est de consolider les passerelles entre le monde journalistique et la recherche en sciences de l'information pour réfléchir sur le métier et son évolution. Dans ce cadre l'IJBA a lancé une réflexion sur l'évolution du métier de journaliste politique et propose de s'interroger sur sa place dans le paysage

médiatique actuel. Ce travail a pris la forme d'une série de séminaires ouverts aux chercheurs, aux étudiants, aux enseignants, aux politiques et, bien sûr, aux journalistes. Parmi les thèmes consacrés figurent : « Médias et politique : le bras de fer et la connivence » et « Le journalisme politique télévisé se meurt-il ? ».

L'IJBA a voulu devenir un lieu d'échanges et de réflexion sur le rôle et les fonctions des médias auprès de journalistes et futurs journalistes. De nombreuses conférences répondent à ces questions comme celle du chercheur américain Maxwell McCombs, professeur de l'université de Texas (Austin) autour du thème : « L'agenda et Internet. L'influence des médias d'information sur l'opinion publique à l'ère du numérique ». L'équipe enseignante prévoit de publier une revue consacrée à la recherche appliquée au monde journalistique.

Au cœur des enjeux de l'ère numérique l'école de Journalisme de Bordeaux prône pour la vulgarisation journalistique de ces questions. En partenariat avec le journal *Le Monde* et l'Agence Europe Communication (AEC), l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine (IJBA) lance un nouveau rendez-vous : *Le Débat Numérique*. Ouvert à un large public, *Le Débat Numérique* est devenu un lieu de réflexion, d'analyse et de communication autour des grands thèmes sociétaux liés aux nouvelles technologies numériques (usages, consommation, droit, éducation, innovation, etc.). Chaque rendez-vous met en relation un journaliste du Monde, auteur d'un article sur la thématique choisie, un expert du sujet abordé et les participants. Très active, l'association des anciens étudiants met en ligne des offres d'emploi, organise des journées d'information, et permet aux diplômés de rester en contact. L'annuaire des diplômés permet de suivre l'évolution professionnelle des journalistes, dans toutes les entreprises de presse, nationales et internationales. Sa lecture permet aussi de vérifier le rayonnement de la formation bordelaise.

Face aux changements vertigineux du monde en général et des médias, en particulier, l'IJBA considère que la formation de journalistes est plus que jamais primordiale. Il faut offrir une véritable et bonne formation aux futurs journalistes. Pour cela il faut retourner à l'essence du métier, à la rigueur. Le bon journaliste de demain est celui qui posera les bonnes questions. Un journaliste sérieux, rigou-

reux, proche de gens, capable de décrypter la réalité, d'aller à l'essentiel, aux informations relevantes. De professionnels tous à la recherche de la fiabilité et

d'exhaustivité. Car comme disait Albert Camus la tâche de chaque journaliste est « de ne pas perdre de vue cette immense nécessité où nous sommes de

redonner à un pays sa voix profonde ». Nous y croyons.

ENQUÊTES, EXPÉRIENCES, ÉCHOS

Les relations des jeunes et des médias en Europe : mais de quels jeunes parle-t-on ?

Geneviève Jacquinot-Delaunay, Université de Paris 8 - gjacq@noos.fr

Les relations qu'entretiennent les jeunes et les médias constituent une préoccupation récurrente pour les enseignants comme pour les parents¹. Mais les uns comme les autres ignorent la plupart du temps, à la fois ce qu'élèves et enfants regardent et pratiquent réellement, et ce qu'ils retirent de ce commerce familial avec les médias anciens et nouveaux. Des recherches ont été menées ces dernières années, au niveau européen notamment, qui pointent un certain nombre de problèmes spécifiques.

Le premier tient à l'heure actuelle à la rapidité d'évolution de ces médias et technologies. Dominique Pasquier, une des rares sociologues françaises à s'intéresser aux usages que font les jeunes des médias a participé en 1998 à l'importante enquête européenne dite Himmeweit² puisqu'elle reprenait ce que les chercheurs britanniques Himmelweit, Oppenheim et Vince² avaient fait quarante ans plus tôt, au moment où commençait à se répandre dans les familles l'usage de la télévision.

Elle a ainsi contribué à redessiner les contours de ce nouvel environnement médiatique de la fin du XX^e siècle et les significations sociologiques et symboliques qu'il représente pour les différentes catégories de jeunes³ : variété des usages toujours corrélés aux variables sociodémographiques classiques, l'âge, la classe sociale et le sexe, les goûts évoluant notamment de l'enfance à la préadolescence puis à l'adolescence : attrait identique et prioritaire en revanche pour la télévision, la radio, la musique, les jeux vidéo ; pénétration progressive de l'informatique (on ne parlait pas encore d'Internet !) plus chez les garçons que chez les filles ; importance des médias dans les relations intrafamiliales où s'élaborent, à l'occasion de discussions, des valeurs, des prescriptions et des « manières de faire » propres à chaque famille ; rôle de la télévision comme lien entre les générations à l'inverse de ce qui se passe pour les technologies numériques, sauf pour les relations père-fils dans les familles aisées.

Tous ces constats devraient être périodiquement réactualisés tant les évolutions

se sont accélérées depuis la fin des années 2000. Une étude moins ambitieuse et limitée à Internet et aux médias électroniques⁴ a été menée, entre septembre 2005 et mars 2006, auprès de 9000 jeunes scolarisés de 12 à 18 ans, venant de neuf pays de l'Union européenne (et du Québec) qui tempère largement les envolées optimistes sur la créativité des « natifs digitaux »⁵.

Les études plus qualitatives sont généralement plutôt nationales, mais ont valeur d'exemple soit d'un point de vue méthodologique, soit quant aux tendances qu'elles soulignent.

Elle souligne - avec quelques variations selon les pays - le fossé existant entre les usages d'Internet à la maison et à l'école qui « échoue à transmettre les compétences de recherche documentaire, d'évaluation des sites, de recherche et de production créative » ce que seule l'école justement peut transmettre aux jeunes qui la plupart du temps surestiment leur capacité à évaluer ; par ailleurs si le téléphone mobile est devenu pour tous d'une importance vitale comme signe à la fois d'indépendance et de sécurisation familiale, le potentiel créatif des nouveaux médias n'est exploité que par une minorité ; enfin dans les familles comme à l'école, ce sont toujours encore l'interdiction, le contrôle et la régulation qui l'emportent sur l'exploration des potentialités éducatives de ces moyens d'information et de communication. Le public scolaire français se retrouve dans ces tendances, mais se caractérise par une conscience relativement supérieure à la moyenne en ce qui concerne les aspects moraux, légaux et culturels de ce nouvel environnement.

Une autre difficulté tient à l'identification de la « cible mouvante » que représente le public étudié : comment s'entendre sur ce qu'est un enfant, un tween, un adolescent ? Par ailleurs les différences de type et de niveau de compétences

existant entre les jeunes publics et les chercheurs⁶, dans ce contexte d'évolution technologique accélérée, ont amené certains d'entre eux à poser en principe que de telles recherches ne peuvent se faire sans les enfants eux-mêmes : d'où, par exemple, au Centre de recherche des enfants de l'Open University, un programme de formation pour leur faire acquérir des compétences dans le domaine des méthodes de recherche en sciences humaines⁷.

Les études plus qualitatives sont généralement plutôt nationales, mais ont valeur d'exemple soit d'un point de vue méthodologique, soit quant aux tendances qu'elles soulignent. Dominique Pasquier a réalisé une étude sur la réception des séries télévisées diffusées en France dans la fin les années 90 (notamment la célèbre série Hélène et les Garçons) dont elle a montré qu'elles contribuent chez les jeunes à ce qu'elle a appelé une « culture des sentiments »⁸ : elle a interrogé et observé des collégiens et des lycéens, et a méticuleusement analysé les courriers des fans. Pour finalement montrer que, ni dupes ni passifs, enfants et adolescents utilisent la fiction comme expérience du monde et les personnages comme modèles de vie, modèles très provisoires auxquels ils s'identifient de façon « fugitive » et qu'ils abandonnent quand leur potentiel est épuisé.

Plus récemment⁹, dans un travail de sociologie qualitative, elle a rendu compte des pratiques de communication des lycéens, inscrites dans leurs autres pratiques sociales, qui remettent en question les théories de Bourdieu sur la reproduction des modèles culturels. Les données qu'elle a recueillies sur des jeunes lycéens d'établissements de zones géographiques et de milieux socioculturels différents montrent en effet, je la cite, que « la transmission culturelle verticale dans les milieux favorisés n'est absolument pas automatique » ; que l'école « a perdu sa capacité à agir comme instance de légitimation culturelle au profit de deux modes concurrents », soit les médias et la société des pairs ; et que si les enseignants sont conscients de cette transformation, ils ont beaucoup de mal à gérer les situa-

tions qui en découlent, à savoir le déclin du modèle de l'homme cultivé, un des fondements de l'école républicaine, la valorisation d'une culture de l'authenticité, la difficulté à définir un « horizon normatif qui soit accepté par les élèves » : elle prend l'exemple de l'obligation d'apprendre des règles de grammaire et d'orthographe qui est assimilée par les élèves « à une imposition de pouvoir abusif ».

Enfin - puisqu'il faut bien se limiter - dernière difficulté récurrente : il n'y a pas plus de « jeune moyen » que de « spectateur ou in-

ternaute moyen ». Et ce n'est pas le moindre intérêt de cet ouvrage collectif qui vient de sortir et dont nous avons pris la co-responsabilité avec une collègue grecque¹⁰, que de témoigner de recherches qui permettent de se faire une idée un peu plus précise de ce que font, de ces offres médiatiques, différentes catégories de jeunes européens : préados danois consommateurs de sites, de jeux, de chats... à la recherche de leur identité ; enfants de familles immigrées vivant en Suède (grecs, iraniens, libanais, somaliens, vietnamiens...) dont l'appropriation qu'ils font des médias s'écarte vite de

celle de leurs parents et qui préfigurent ce que peut vouloir dire vivre dans une société « globalisée » ; enfants du Sud de l'Italie pour lesquels l'impact de la violence télévisuelle fictionnelle est plus forte que celle montrée dans les journaux télévisés (à laquelle ils sont malheureusement habitués) ; enfants différemment fantasmés à travers une comparaison des modèles de protection institués, etc. C'est aussi avec ses différences que l'Europe peut se construire, et les médias comme toujours y ont leur part.

¹ Ainsi que d'autres groupes sociaux comme les responsables politiques, les concepteurs de produits pour enfants, les défenseurs des droits de l'enfant, voire les médias eux-mêmes qui, s'ils s'accordent tous, à un premier niveau à défendre « le bien de l'enfant », ont un intérêt en fonction de l'image qu'ils se font de l'enfant et de la jeunesse : un consommateur de plus à conquérir ? un être à protéger ou à éduquer ? ou un pur sujet d'investigation ?

² *Television and the Child : an Empirical Study of the Effects of Television on the Young*, Londres et New York, Oxford University Press, 1958.

³ J. Jouët et D. Pasquier, « Les jeunes et la culture de l'écran, Enquête nationale auprès des 6-17ans, Réseaux, n° 92-93, Hermès, 1999 ; et *Children and their Changing Média Environment*, Sonia Levingston, Erlbaum, Londres, New Jersey, 2001.

⁴ *MEDIAPPRO, The Appropriation of New media by Youth*, A European Research Project, European Commission Information Society and Media/Media-Animation, 2006. Voir aussi *Le pouce et la souris, Enquête sur la culture numérique des ados*, de Pascal Lardellier, Paris, Fayaed, 2006.

⁵ Web2.0 Culture numérique, culture expressives, *MédiaMorphoses*, n° 21, septembre 2007, Ina/A.Colin.

⁶ Comment mener sur recherche sur les pratiques des jeux vidéos pour qui ne s'est jamais livré à cet exercice qui demande une maîtrise à la fois gestuelle et cognitive spécifiques.

⁷ Voir dans le livre de Jacquinot-Delaunay et Kurti (ss dir) cité ci-après, p 175-192.

⁸ *La culture des sentiments, l'expérience télévisuelle des adolescents*, D.Pasquier, Ed Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1999.

⁹ *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*, D.Pasquier, Ed Autrement, 2005.

¹⁰ *Des jeunes et des médias en Europe, Nouvelles tendances de la recherche*, G. Jacquinot-Delaunay, E.Kurti (ss dir), coll. Les médias en Actes, INAL/Harmattan, 2008.

Les jeunes et les médias : les raisons du succès

Laurence Corroy, Université Paris 3, CIM EA 1484 - lcorroy@voilà.fr

Pour qui s'intéresse aux jeunes, à la jeunesse - comprenons ici une période assez large comprise entre douze et vingt ans approximativement - il est frappant de constater que chaque nouveau média est, dès son apparition, l'objet de leur attention. Non seulement les jeunes s'y intéressent mais ils sont aussi avides de l'utiliser à leurs propres fins, créant des journaux lycéens au XIX^e siècle, des radios au XX^e, des blogs au siècle suivant...

Il faut gérer ses propres contradictions, la transformation du corps, le rapport à l'autre, appréhender un monde complexe. Pour ce faire, les médias intéressent les adolescents à triple titre¹ :

Vecteurs d'informations

Ils sont de surcroît des filtres qui organisent et donnent sens aux nouvelles, aux événements. Ils apparaissent donc nécessaires pour comprendre la société, ses valeurs, ce qui paraît digne d'intérêt. Bien que les jeunes dans leurs écrits critiquent parfois violemment le fonctionnement des médias, ils ont néanmoins le réflexe d'y recourir pour se sentir informé. Toutes les formes d'accession à l'information qui évoquent de manière métaphorique les sports de glisse sont appréciés. La presse écrite d'information générale rencontre des difficultés à capter ce public. La presse gratuite fait figure d'exception. Ce n'est pas tant la gratuité qui explique cet intérêt que la présentation des informations qui ressemble à une page web et le style informationnel

choisi. La presse féminine magazine, dont la presse people est un avatar rencontre aussi un public jeune qui apprécie les petits formats qui accompagnent le nomadisme urbain, feuilletés dans le train ou le métro.

La multiplicité des sites d'information sur Internet, spécialisés ou généralistes et l'interaction proposée, qui offre la possibilité de poser des questions et d'obtenir rapidement un panel varié de réponses séduit les adolescents. Alors que la fréquentation d'un cercle proche a plutôt tendance à limiter les informations et uniformiser les conduites, les discussions et la quête d'informations sur le Net diversifient au contraire les informations et les réponses possibles.

Réflecteurs d'attitudes et de comportements

Les médias proposent ou mettent en lumière des façons de se conduire. Les émissions de témoignage radiophonique tout comme les fictions ou les émissions de télé-réalité qui mettent en exergue les questions relatives à l'identité et l'altérité, au cœur des questionnements juvéniles, attirent leur attention. Pour exemple, le feuilleton français *Plus belle la vie*, très suivi par les moins de vingt-cinq ans², offre de nombreuses conversations concernant les rapports entre sexes, avec la famille, les amis. Bien que les aventures soient rocambolesques, les relations entre les jeunes, les tensions ou les connivences avec leur famille intéressent les adolescents. Elles disent

« quelque chose » de l'humanité des relations, de la structure de la famille où chacun peine à trouver sa place. Elles expriment aussi la difficulté d'être à deux, de rester amoureux et de sauvegarder l'affection de l'autre, tout en accentuant le fait que seul le couple est promesse de bonheur³.

A l'opposé, certaines séries américaines qui sont plébiscitées par les ados privilégient le suspense et un scénario dense. Elles sont pourtant aussi sujettes à être interrogées par le prisme de l'identité des personnages, de leurs relations aux autres, telle *24 heures* qui suscite de nombreuses réactions de jeunes sur les forums qui lui sont consacrés. Les réactions des internautes sont essentiellement centrées sur le personnage principal et les difficultés relationnelles qu'il rencontre.

Supports communicationnels

Les médias offrent aussi la possibilité de prendre la parole, d'utiliser l'espace public à ses propres fins, de gérer avec subtilité l'exposition de soi, de jouer avec la frontière de l'intime. Des plates-formes sur Internet l'ont bien compris, donnant accès gratuitement à des aides pour créer son propre blog. L'importance de pouvoir échanger et discuter se retrouve dans l'usage intensif des SMS. La pratique des SMS chez les jeunes contribue également à exprimer l'identité de leur groupe d'appartenance. Un vocabulaire secret, parfois cryptique, est à cet égard un facteur à prendre en compte.

Les adolescents qui cherchent à exister tant par eux-mêmes que dans le regard des autres apprécient d'appartenir à un voire plusieurs groupes de référence. Les expressions que seuls peuvent comprendre les initiés servent de références partagées. Plus généralement, l'utilisation d'un vocabulaire spécifique est à relever pour comprendre certaines réussites médiatiques, qu'il s'agisse des expressions argotiques utilisées dans les émissions de télé-réalité, à condition qu'elles sonnent juste, ou le lexique spécial de sagas comme celle d'*Harry Potter*.

Un des poncifs des critiques du temps que passent les plus jeunes au téléphone ou sur Internet est qu'ils vont se couper de la vie réelle. Pourtant, la diversité des modes de communication qu'utilisent les adolescents semblerait plutôt indiquer le contraire. Ils se montrent avides de rester en contact avec leur tribu, leur réseau amical déjà constitué, mais aussi de diversifier les sources d'informations, d'augmenter les possibilités de discussion, développant des compétences techniques et des modes de communication sophistiqués - les plus

jeunes tentant ainsi de comprendre le monde, de le symboliser et de l'assimiler. En raison de ses nombreuses applications et sa facilité d'utilisation, Internet s'impose progressivement comme un «giga média», permettant de dialoguer grâce à des dispositifs techniques variés (type *Messenger*), d'exposer ses points de vue, ses goûts, ses humeurs au moyens de forums et de blogs toujours plus nombreux, mais aussi de chercher des informations, de visionner des séries télévisées, des films, d'écouter de la musique, de télécharger...

¹ L. Corroy (Dir), *Les jeunes et les médias : les raisons d'un succès*, Ed. Viubert, 2008.

² La part d'audience auprès des 15-24 ans est de 29,4 % et atteint même plus de 35 % pour les 11-14 ans.

³ Il est à noter qu'il respecte le code déjà présent dans *Hélène et les garçons*, série qui rencontra un vif succès chez les moins de vingt-cinq ans dans les années 90. Voir à ce propos Dominique Pasquier, *La culture des sentiments : l'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Ed. de la maison des sciences de l'Homme, 1999. Mais là où *Hélène et les garçons* enfermaient les personnages en un miroir en abyme d'eux-mêmes, sans parents ni fratrie, dans une relation tribale narcissique assez stérile, les jeunes de *Plus belle la vie* sont aussi avides de relations intergénérationnelles, en particulier avec leurs grands-parents.

REVUE D'AILLEURS

Telos - Cuadernos de comunicacion, tecnologia y sociedad

ISSN : 0213-084 X

Bernard Miège, Université Stendhal de Grenoble, GRESEC - Bernard.Miege@u-grenoble3.fr

Cette revue qui est publiée sous l'égide de la Fundacion Telefonica (fondation de l'opérateur espagnol de télécommunications), paraît depuis 1985 ; elle a été assurément une revue pionnière dans le champ de la communication, et particulièrement sur la question des Tic, du multimédia et de la convergence.

A la fin de 2008, 78 numéros avaient paru ; la revue a connu des changements de cap, tout particulièrement à partir de 2002.

Son originalité est de chercher à (ré) concilier la sphère de la technique et une réflexion provenant des sciences sociales dans une perspective qualifiée d'humaniste.

Ainsi, sous un format inhabituel pour une revue (21 x 24,5), avec une maquette d'une qualité graphique permanente, en 160 pages (la pagination a évolué), mêle-t-elle :

- un cahier thématique centré
 - des tribunes
 - un large espace réservé à un auteur invité
 - des points de vues (souvent de professionnels)
 - des relations de colloques et manifestations spécialisées
 - des recensions d'ouvrages
- et des reproductions : photos, gravures, et, il fut un temps, œuvres plastiques. On retiendra aussi la pluralité des collaborations (chercheurs, professionnels et

artistes), et l'appel constant à des auteurs d'un grand nombre de nationalités, européens et latino-américains pour la plupart. Une version électronique de Telos est disponible depuis 2002.

Enrique Bustamante, professeur de communication audiovisuelle et publicité à l'Université Complutense de Madrid, est coordinateur du Conseil de direction de la revue.

Rédaction et administration de Telos
Fundacion Telefonica
Gran Vía, 32-5 planta
28013 Madrid, Espagne

<http://www.campusred.net/telos/>



ALECSIC : une association de doctorants pour dynamiser la recherche en SIC à Lyon

Laurence Doury, Université de Lyon 3, ELICO, ALECSIC - laurencedoury@gmail.com

ALECSIC (Association Lyonnaise des Etudiants Chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication) a vu le jour le 31 janvier 2000 à l'initiative de plusieurs doctorants de Lyon 3, issus du DEA «Sciences de la communication» cohabilité par les universités Lyon 2 et Lyon 3. Le contexte lyonnais de la recherche en SIC est alors très riche : plusieurs laboratoires avec des approches et des thématiques de recherche très différentes, mais dispersés dans plusieurs universités. Aucun espace de rencontres et de discussions n'était à la disposition des doctorants à l'extérieur de leur laboratoire.

Catherine Dessinges, l'un des membres fondateurs d'ALECSIC et aujourd'hui maître de conférences à Lyon 3, explique que les objectifs de l'association ont toujours été de tisser des liens entre chercheurs, doctorants et professionnels des SIC et de constituer un réseau de relations autour de la discipline mais aussi de nous permettre d'échanger nos expériences scientifiques et d'en débattre ensemble. En 2003, ALECSIC trouve sa forme actuelle en réunissant désormais des étudiants de Lyon 2, de Lyon 3 et de l'ENS.

Cinq instruments permettent à l'association de mettre en relation les étudiants lyonnais en SIC et de s'assurer une visibilité : une lettre d'information (Point.com), une liste de diffusion, un séminaire

mensuel, une journée d'étude annuelle (JECSSIC) et un site Internet.

Tout d'abord, le Point Com n'était composé que de deux pages, mais aujourd'hui ce bimestriel propose huit pages de comptes-rendus, d'interviews, d'appels à communication et d'informations sur les nouvelles parutions d'ouvrages. Cette lettre d'information, disponible en version électronique, est imprimée à destination des membres d'ALECSIC et des enseignants des différents laboratoires lyonnais.

La liste de diffusion est un moyen simple pour les doctorants de communiquer entre eux non seulement pour discuter des prochains séminaires, mais également pour diffuser des appels à communication. Cette liste est également ouverte à tous les doctorants qui ne sont pas inscrits dans une université lyonnaise.

Les séminaires mensuels sont quant à eux destinés aux étudiants (Master 2 et doctorants). Pendant deux heures, y sont abordées des problématiques en lien avec les travaux à effectuer par les étudiants en Master 2 (note de synthèse bibliographique, mémoire, etc.), mais également avec les sujets de recherche des doctorants. En effet, à chaque séminaire, un doctorant présente son travail ce qui permet de découvrir la pluralité des approches en SIC. Un thème, choisi

en début d'année, sert de fil conducteur à l'ensemble des séminaires et à la JECSSIC. Après les notions de «corpus» et de «représentation», cette année, l'association se concentre sur celles de «médiation(s) et culture(s)».

La Journée d'Etude des jeunes Chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication (JECSSIC) qui a lieu tous les ans en juin, permet à des doctorants venant de toute la France de présenter et de discuter leurs travaux de recherche. Cette journée est aussi l'occasion de découvrir d'autres laboratoires et de favoriser des partenariats notamment pour l'organisation de colloques. Enfin, le site Internet (www.alecsic.fr) permet de donner une visibilité au collectif ALECSIC, de s'informer sur ses activités, d'archiver les *Point Com* mais aussi de débattre grâce à la création d'un Wiki début 2007. Ce wiki regroupe également les comptes-rendus et les interviews extraites du *Point Com*, ainsi que les textes des interventions des doctorants aux séminaires ou à la JECSSIC.

ALECSIC est donc une association qui tente de dynamiser la recherche en SIC à Lyon. Les séminaires, un journal, un site Internet et une journée d'étude mettent en relation des doctorants dont les travaux de recherche sont parfois assez différents, mais qui se retrouvent dans une émulation collective.

Un regard sur les Doctorales

Béatrice Vacher, CHERPA, IEP d'Aix en Provence - Béatricevacher@gmail.com

Les dernières doctorales ont eu lieu à l'Université Stendhal de Grenoble, le samedi 28 mars 2009. Rappel de l'appel à communication : souligner les points de convergences et les points aveugles de la recherche en SIC sous l'angle de la diversité des objets et de la pluralité des méthodologies en SIC. J'ai lu l'ensemble des communications et vous en offre ici une lecture critique.

Diversité des recherches

Le découpage des ateliers reflète assez bien la diversité des recherches en SIC, mais ne donne pas la mesure de la diversité des objets traités. En voici une liste à partir de mes lectures. Lisons-la à la manière d'une liste à la Prévert :

- Polyphonie énonciative, hypertexte
- Journalistes web
- Photos d'amateurs, pratiques de témoignage
- Rôle du lecteur
- Genre, campagne politique journaux / web
- Diversité des médias
- Éducation aux médias
- Performativité de l'humour

- Cartographie, citations géographiques & scientifiques
- Transgression médicale, légale
- Méthode de recueil d'informations
- Organisation du travail par l'écrit
- Musée, dispositif social et sémiotique
- Relation entre les visions religieuse & scientifique
- Démarche interprétative des visiteurs musée
- La revue comme révélateur d'une discipline
- Valeurs signifiantes de symboles identitaires
- Relation entre dispositif et usages
- Lien communication et action au niveau national
- Corpus partagé entre SHS et S. Ingénieur

- Relation entre la nation et la diaspora (Vietnam)
- Penser les interstices
- Concentration et pouvoir des médias
- Débats publics
- Lien communication développement durable

- Usage télévision sur téléphones portables
- Activité de recherche d'information sur web
- Évolution cartographie & représentation sociale
- Autopublication du cinéma sur le web.

Cette liste suit l'ordre des ateliers : (1) Journalisme et médias, (2) Science santé et communication, (3) Culture et communication, (4) Territoire, identités et développement, (5) TIC, information et usage. Il est donc possible de repérer l'homogénéité des premiers, plutôt axés sur les médias, suivis de thématiques inclassables pour s'orienter ensuite sur la médiation culturelle et les enjeux sociaux des technologies.

Les SIC ont un champ d'investigation très large, ces doctorales semblent le refléter. Cela permet-il de faire émerger une spécificité SIC ? Derrière les objets, se profile le langage, oral ou sur tout support, et peut-être une façon originale par rapport à la linguistique ou la sociologie du discours de l'aborder. Il semble qu'il soit un point de départ pour aborder des questions plus vastes qui n'apparaissent pas clairement dans cette liste comme les questions sociales, politiques, éthiques, organisationnelles.

Qu'en est-il de la méthodologie ? Nous aide-t-elle à y voir plus clair ?

La méthodologie a déjà une histoire en Sciences Humaines

Existe-t-il une spécificité des SIC en matière de méthodologie ? Entre les partisans de l'ethnographie et les défenseurs des statistiques, peut-être y a-t-il une façon SIC de traiter ses objets. Dans le cadre de ces doctorales, et à partir de mes lectures, c'est ce qui m'a semblé le plus difficile à repérer. On y trouve un peu plus d'homogénéité qu'à propos des objets de recherche, mais les définitions et les renvois aux auteurs ne sont pas toujours réussis quand elles sont tentées et douze communications n'offrent aucune présentation de la méthodologie. Une moitié environ des recherches est plutôt qualitative, dont encore la moitié renvoie explicitement à l'anthropologie et à l'observation participante. Toutefois, même dans ce cas et même si cette méthodologie n'est pas née en SIC, très peu de renvois sont faits vers les ouvrages récents en SIC sur ces méthodologies¹ :

- Observation participante, entretiens, ethnographique : 8
- Bricolage semio-cultural : 1
- Expérimentations : 3
- Empirique et compréhensive : 1
- Recherche action très floue : 2

L'autre moitié des communications travaille sur corpus dont deux seulement précisent leur démarche statistique :

- Corpus (cartes, blogs, guides, édifices, revues, cartes, presse, textes) : 10
- Statistiques (participations, audience, diffusion) : 2
- Ana enregistrement audiovisuel : 1

Alors ? Pas d'objets SIC à proprement parler, pas de méthodologie spécifique... Que dit la théorie ? Je crois que c'est à ce niveau que se situent des ancrages de plus en plus forts en sciences de l'information et de la communication. Reste à savoir si chacun met les mêmes mots sur les mêmes concepts, et vice et versa.

Des ancrages théoriques très SIC

Un certain nombre de concepts me sont apparus énigmatiques. Heureusement, la bibliographie les éclaire et, souvent, les explications permettent de mieux situer les ancrages théoriques. J'ai ainsi repéré les références suivantes :

- A1 - Pragmatique de la communication
- A1 - Sociologie des organisations, économie conventions
- A1 - Appropriation TIC, stratégie d'acteur, sémiologie
- A1 - Régime discursif, démarche sémiotique ouverte
- A1 - Cultural studies
- A1 - Théorie action conjointe, sémiologie transactionnelle

- A2 - Actes de langage & du corps
- A2 - Évolution du sens & rôle
- A2 - Analyse narrative et terminologique
- A2 - Aide à la décision, intelligence économique
- A2 - Langage au travail

- A3 - Médiation culturelle pour penser la réception
- A3 - Anthropologie de la communication, ago-antagoniste
- A3 - Médiation, récit, dialogue, jeu
- A3 - Carrefour de médiations, support de communication
- A3 - Analyse sémiotique : dimension info-com-médiationnel
- A3 - Analyse par les composites

- A4 - Communication engageante, instituante, d'action
- A4 - Partage de connaissance
- A4 - Approche communication par la trivialité
- A4 - Approche microsoc (ni famille, ni société)
- A4 - Économie politique de la communication
- A4 - Approche structurale, pragmatique, interactionniste

- Relation discours, représentation, désirs
- Effet établissement comme processus
- Design comme processus de traduction
- Fonctions du manuel scolaire
- Les listes de discussions comme action collective.

A4 - Stratégies communicationnelles
A4 - Construction culturelle par la communication

- A5 - Approche systémique et constructiviste
- A5 - Théorie de l'activité, approche socio-technique
- A5 - Analyse structurale réseaux sociaux, KM, socio orga
- A5 - Usage sociaux des TIC, approche normative
- A5 - Approches cognitives, systèmes d'information
- A5 - Analyse constructiviste, structuraliste
- A5 - Editorialisation interactive, médiatisation

• Tendances par atelier

- A1 : interaction, bottom-up, agency, sens, pragmatique
- A2 : trop large : du positiviste à l'interactionnisme
- A3 : ancrage SIC comme regard médiation assez fort
- A4 : pas très bien construit
- A5 : Sociologie des usages, réseaux sociaux, systémique (plutôt décalé...).

• Tendances générales

Une tendance se dégage, celle de partir des pratiques, à l'exception d'une toute petite dizaine d'approches systémique, cognitive, structurale, transactionnelles. et de s'attacher aux interprétations, aux places des dispositifs de médiations comme « acteur », à la recherche du lien entre des pratiques, des interprétations et des cadres ou contextes de significations plus vastes. C'est à ce niveau que les spécialités au sein des SIC reprennent le dessus : on voit apparaître la politique ou alors l'organisation, ou encore la micro-sociologie, ou bien l'espace culturel, voire l'école, etc. Mais très peu d'associations entre spécialités se font. Les références sont puisées sans scrupules dans les autres disciplines, mais pratiquement pas d'une spécialité SIC à l'autre. Pourquoi ne pas envisager l'école ou le musée comme une organisation ? C'est le cas depuis une vingtaine d'années pour l'hôpital. Pourquoi ne pas penser l'organisation comme un musée ou un futur musée ou encore une école ? C'est le cas des industries ou des mines reconverties et le risque (ou l'opportunité) est grand que cela ne s'arrête pas là.

De même l'organisation est considérée comme lieu d'apprentissage, de nouage et de narration ou d'exposition. Les concepts sont en effet mobilisés mais assez timidement.

Conclusion

Il serait intéressant d'envisager un atelier de travail entre chercheurs et doctorants de la SFSIC sur la méthodologie et l'épistémologie de notre discipline.

J'ai en effet remarqué des faiblesses dans les citations et les références SIC ainsi que sur les positionnements méthodologiques. En ce qui concerne l'épistémologie, nos références sont vastes déjà, le travail est bien

avancé, mais il est souvent encore trop cloisonné. Si les SIC sont une interdiscipline, je vois ici qu'il nous faut faire attention à ce qu'elles ne deviennent pas un faisceau de théories difficiles à concilier.

AGENDA

Colloque franco-brésilien, 2-3 septembre, Curitiba (Brésil)

Intercom, association brésilienne d'études interdisciplinaires en Communication organise avec la SFSIC le IX^e congrès franco brésilien les 2 et 3 septembre 2009 à Curitiba.

Les précédentes éditions de ce colloque se sont déroulées de part et d'autre de l'Atlantique, le dernier en date ayant eu lieu en 2006 à Grenoble.

L'objectif de ce congrès est de favoriser un échange de savoir et d'expérience dans le champ de la communication en y associant autant des chercheurs confirmés que des professionnels du secteur. Il s'agit de favoriser un dialogue sur les plans académique et professionnel, de susciter la conduite d'études comparées dans nos champ de recherche, de créer des liens de coopération entre des personnes, des équipes et des institutions.

Dans cette optique, les thématiques des propositions seront très diverses : notre souci sera de proposer à nos collègues un panorama des recherches françaises dans leur diversité.

Le public visé est constitué de professeurs, chercheurs, enseignants, gestionnaires du secteur public et d'entreprises du secteur privé soit 100 à 150 personnes réunies autour de l'intervention et du dialogue de 20 à 25 chercheurs.

Coordination Internationale

Edgard Rebouças (Directeur de Relações Internacionais de INTERCOM)

Odile Riondet (Relations internationales de la SFSIC)

Coordinateurs

Zélia Leal Adghirni (Université Brasília)
Rosa Maria Dalla Costa (UFPR)
Nicole d'Almeida (Celsa, Sorbonne)

Comité Scientifique - Brasil

Giovandro Ferreira (UFBA)
Laan Mendes Barros (Casper Libero)
Linda Bulik (Unimar)
Salett Tauk (UFRPE)

Comité scientifique- France

Ghislaine Chartron (CNAM)
M. Coulomb-Gully
Bernard Miège (université de Grenoble)
Denis Ruellan

Le colloque communication & changements sociaux en Afrique¹

Bernard Miège, GRESEC

Prévu pour le début de 2010, s'agit-il un Colloque de plus ? Ce n'est pas si sûr...

En effet, il présente certaines spécificités et originalités qui méritent d'être soulignées :

- il est organisé en coopération ou soutenu par diverses institutions africaines ou européennes (dont la SFSIC);
- il fait suite à un précédent colloque organisé sur le même thème à Douala voici 4 ans et dont les échanges font l'objet d'une publication désormais accessible (http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/pageshtml/art2009-supplement.html) [sous la direction de Misse Misse et Alain Kiyindou, avec une Préface d'Armand Mattelart];
- il fournit l'occasion (pas si fréquente que cela!) d'une confrontation entre chercheurs africains et chercheurs européens, et entend élargir le cercle initial, à l'origine de la nouvelle initiative;
- il cherchera à ne pas se limiter à la francophonie, même si pour d'évi-

dentés raisons matérielles, l'essentiel des communications et des débats de cette seconde édition se dérouleront en français, avec des «extensions» à l'anglais et à l'espagnol ;

- il offre, en particulier aux chercheurs africains, la possibilité de communiquer et de publier, bref de faire entendre leurs analyses et circuler leurs travaux, qui, de fait aujourd'hui, ont peu l'occasion de se faire entendre ou lire;
- et il a choisi pour axe central des débats de reprendre le Rapport Voix multiples - Un seul monde (Communication et société aujourd'hui et demain) issu de la commission réunie au sein de l'UNESCO et présidée par Sean Mac Bride, et 30 ans après sa parution d'en évaluer les apports et les limites, au vu de 7 thématiques très actuelles :
 - Communication, Information et Journalisme
 - Supports techniques (de l'Information- Communication) et contenus

- La circulation inégale des flux
- Le positionnement des politiques publiques nationales
- Les coopérations inter- et intranationales
- La formation, la recherche et l'expertise (sur les questions d'information et communication)
- L'économie informelle de la communication.

L'Appel à communications a été lancé, les propositions sont en cours d'évaluation, et plus d'une vingtaine de communications seront retenus et adressées préalablement aux participants. Mais le Colloque, selon ceux qui en ont pris l'initiative, ne se réduira pas à la présentation et à la discussion de communications scientifiques. Alors retenez d'ores et déjà la date, consultez le programme lorsqu'il sera disponible (avant la fin de 2009) et n'hésitez pas à venir dans les Alpes, même au cœur de l'hiver pour faire le point sur l'Information - Communication dans les rapports Nord/ Sud.

¹ Ce Colloque se déroulera à l'Institut de la Communication et des Médias à Echiroles les 27- 29 janvier 2010, à l'initiative conjointe du Département de communication de l'Université de Douala et du Gresec (Université Stendhal Grenoble 3), avec le soutien de: IFASIC (Kinshasa), IPERMIC (Université de Ouagadougou), Université de Malaga (Faculté des sciences de la communication), SFSIC (Société française des sciences de l'information et de la communication), UFRICA (Université d'Abidjan)



Colloque International - EUTIC 2009 : enjeux et usages des TIC Stratégies du changement dans les systèmes et les territoires Bordeaux 18 - 20 novembre, Centre Condorcet

<http://gresic.u-bordeaux3.fr/>

EUTIC : réseau interdisciplinaire sur les enjeux et usages des TIC, coordonné par le GRESIC (MICA- EA 4426), Université de Bordeaux 3 (Professeur Lise VIEIRA)

Le réseau international EUTIC coordonné depuis sa création par le GRESIC, s'intéresse aux multiples mutations des processus de production et de diffusion de l'information engendrées par le déploiement des technologies numériques. Dans cet environnement évolutif, il est

nécessaire de porter une attention particulière à l'articulation dynamique entre les organisations, les dispositifs d'information et les usages. Tout en prenant en compte le champ de l'innovation, les recherches sont menées dans des contextes du tissu économique et social qui voient leurs mo-

dalités de management et d'action fortement modifiées par le recours aux TIC. Un colloque annuel avec publication des actes est organisé sur ces thèmes. EUTIC 2009 Stratégies du changement dans les systèmes et les territoires est le 5^e colloque organisé par le réseau.

Thèmes principaux du colloque

1. Entre terroirs et territoires : les TIC au cœur du réel
2. TIC et territoires virtuels
3. Diffusion des connaissances et dynamiques de changement
4. Mutations des logiques éditoriales
5. Espaces numériques durables et politiques publiques

Comité scientifique EUTIC 2009

Didier BALTAZART	CREM et Université de Reims
Carlos CORREIA	CITI Universidade Nova de Lisboa
Dimitris GOUSCOS	NT-LAB Université d'Athènes
Maria Cristina MATTEUCCI	Université de Psychologie de Bologne
Michel MEIMARIS	NT-LAB Université d'Athènes
Christine O' DOWD SMITH	Université de Waterford
René PATESSON	CREATIC ULB Bruxelles
Nathalie PINEDE	MICA-GRESIC- Université de Bordeaux
David REYMOND	MICA-GRESIC- Université de Bordeaux
Soufiane ROUISSI	MICA-GRESIC- Université de Bordeaux
Larry STAPPLETON	Université de Waterford
Pascale STEINBERG	CREATIC ULB Bruxelles
Carlo TOMASETTO	Université de Psychologie de Bologne
Irène TOMÉ	CITI Universidade Nova de Lisboa
Lise VIEIRA	MICA-GRESIC Université de Bordeaux



Réseaux - Photo G.G.

Les colloques précédents

EUTIC 2005 organisé par le GRESIC à l'Université Michel de Montaigne (Bordeaux3) sur la thématique «Aspects sociaux et culturels».

EUTIC 2006, piloté par le CREATIC (Pr René Patesson U.L.B.) à Bruxelles autour des questions de «Reliance sociale et insertion professionnelle».

EUTIC 2007 «Médias et diffusion de l'information : vers une société ouverte» organisé par le NT-Lab (Pr Michel Meimaris) a eu lieu à Athènes.

EUTIC 2008 « Dynamiques de développement: au carrefour des mondes organisé par le CITI (Pr Carlos Correia) a eu lieu à l'Universidade Nova de Lisboa.

Symposium : «Écrire la compétence en Information et Communication» 8-9 octobre 2009

Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication - Archives Nationales du Monde du Travail

Université Charles-de-Gaulle Lille 3 - École des Hautes Études en Santé Publique

Entrée libre sur inscription préalable en ligne : <http://evenements.univ-lille3.fr/insertion-professionnelle/>

Pour toute information complémentaire, s'adresser à : Paméla BOITTIAUX, BAIP - Université Charles-de-Gaulle Lille 3

Tél : 03.20.41.71.69 - pamela.boittiaux@univ-lille3.fr

On interroge ici la traduction en « compétences » des formations et des métiers de l'Information et de la Communication. En-

seignants et responsables de formation, représentants d'associations professionnelles, chercheurs et étudiants échangent

sur les compétences qu'ils revendiquent ou associent aux diplômés et professionnels de l'Information et de la Communication.



Envisager l'écriture de la compétence, c'est considérer la multiplicité de textes qui donnent formes à une professionnalisation dont on conviendra qu'elle est

aussi discursive. Cette écriture est notamment observable dans la profusion de référentiels qui - par-delà leurs particularismes - trahissent de nombreuses

similitudes normatives. Toujours la description y sert, explicitement ou implicitement, la prescription.

OUVERTURES

La Maison des Sciences de la Communication du CNRS

UPR : « COMMUNICATION ET POLITIQUE »

Labellisée par l'Institut des Sciences de la Communication du CNRS (ISCC)

Rattaché à l'Institut des Sciences Humaines et Sociales (INSHS)

Directrice : Isabelle Veyrat - Masson. Création Janvier 2009

L'UPR CNRS 3255 « Communication et Politique » a été créé en janvier 2009. Ses objectifs sont de développer des recherches pluridisciplinaires dans le champ de l'information et de la communication, autour de l'objet de recherche Média et de l'interface communication, politique, langages et société. Explorer les questions et les théories relatives à l'espace public et l'argumentation, analyser la place des médias et des technologies de l'information et de la communication dans les industries culturelles. Développer une étude critique de la modélisation de l'information. Décrypter au travers de l'histoire des médias, dans un contexte européen et mondialisé, les

mécanismes de construction du passé, des mémoires collectives et de leur rentissement identitaire.

Le travail que la thématique communicationnelle opère au sein des autres disciplines, conduisant ces dernières à un renouvellement de leurs concepts, à une hybridation des objets et des méthodes. Les voies de ce renouvellement ont déjà été citées pour certaines, elles se nomment théories de l'espace/sphère publique, sociologie de la réflexivité, études culturelles, histoire et médias, argumentation... L'attachement à des traditions disciplinaires caractérise ce projet, mais celui-ci se présente d'abord

comme une volonté de saisir des objets complexes, faisant intervenir des chevauchements, signifiant des collaborations pratiques (séminaires, contrats...) et conceptuelles.

Quatre axes majeurs de recherche sont déclinés :

- Espace public et argumentation.
- Médias, culture, œuvres, industries culturelles.
- Histoire et médias.
- Mondialisation de la communication. Internet et les nouveaux moyens de communication. Diversité.

USR : « SCIENCES ET SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE »

Labellisée par l'Institut des Sciences de la Communication du CNRS (ISCC)

Rattaché à l'Institut des Sciences Humaines et Sociales (INSHS), l'Institut des Sciences Biologiques (INSB), l'Institut des Sciences Chimiques (INC) et l'Institut Ecologie et Environnement (INEE)

Porteurs de projet : Jean-Pierre Ternaux et Christophe Cartier dit Moulin

Compte tenu des progrès incessants de la science et de ses applications, et de la progression croissante de la demande sociale vis-à-vis des scientifiques, conduire le changement vers une société et une économie fondées sur la connaissance, implique de mettre en oeuvre des politiques qui contribuent au développement d'une organisation où la recherche et l'innovation soient fortement déployées et où l'information et la communication dans ces domaines puissent jouer un rôle prédominant et structurant.

Outre la nécessité de reconsidérer le fonctionnement des structures qui dédient leurs activités à la recherche, cette évolution ne sera opérante que si un effort notable est consenti pour mettre en place les conditions d'un dialogue effi-

cace entre les producteurs de connaissances et les diverses cibles qui constituent la société. Cette perspective, à terme, ne peut se construire sans fondations solides et sans la prise en compte des liens fondamentaux qui unissent : recherche, éducation et culture.

Dans ce contexte, nous souhaitons construire une Unité de Service et de Recherche (USR), intitulée « Sciences et Société de la Connaissance », laboratoire pluridisciplinaire dont les recherches seront dédiées à l'étude des pratiques de transfert des connaissances du milieu de la recherche vers la société. L'objectif est ici de promouvoir la création de significations partagées par la science et la société. Les axes majeurs de recherche concernent :

1. Transmission des connaissances scientifiques et questionnements sociétaux.
2. Nouveaux outils d'information et de communication pour la diffusion de la culture scientifique.
3. Transmission des savoirs de la recherche vers l'éducation : le cas de l'enseignement dans le domaine des sciences de la vie et de la terre.
4. Construction des opinions, processus d'alerte et de mobilisation, créativité et nouveaux modes de dialogue entre sciences et société.
5. Réflexion critique sur le rôle des scientifiques dans la production et la concentration des industries de la connaissance dans un espace public mondialisé.
6. Analyse comparée des pratiques de « vulgarisation » des sciences et techniques.



USR : « INGENIERIE DE LA CONNAISSANCE »

Unité en cours de création

Labellisée par l'institut des Sciences de la Communication du CNRS (ISCC)

et par l'Institut de l'Information Scientifique et Technique (INIST)

Porteur de projet : Marc Guichard

Dans tous les champs de l'activité scientifique et technique, la production et l'utilisation de grandes masses d'information a donné naissance à de nouvelles pratiques baptisées sous le vocable d'« e-sciences ». Dans ce contexte, l'ingénierie des connaissances a acquis un rôle pivot pour la production, l'exploitation l'échange et la mise à disposition de connaissances nouvelles dans les sciences et les techniques. L'unité « Ingénierie de la Connaissance » va concevoir, et développer des méthodes et des outils pour les « e-sciences ». Elle engagera également des recherches fondamentales ou finalisées

sur les impacts des outils numériques de la connaissance.

Projet de développement et axes thématiques de l'unité

L'unité rassemble un ensemble de chercheurs et d'ingénieurs couvrant trois grands champs de compétences complémentaires en recherche et développement :

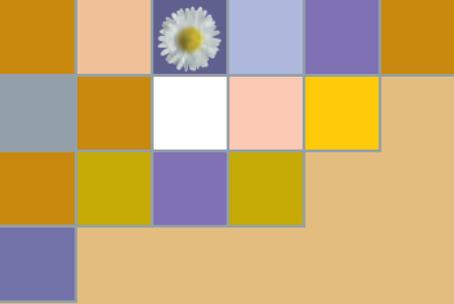
- Acquisition de données et extraction de connaissances
- Représentation et exploration des connaissances
- Usages et partages des connaissances numériques

Des hôtels à projets vont permettre à l'ISC de développer des problématiques émergentes comme Expertises et controverses, Epistémologie comparée et Industrie de la connaissance. Des pôles régionaux de l'ISC du CNRS ont été créés : Aquitaine, EuroMéditerranée, Rhône Alpes, Nord-Ouest Normandie. L'ISC continue d'assurer des activités éditoriales avec la publication d'Hermès et les essentiels d'Hermès et la collection « CNRS Communication » aux éditions du CNRS.



Open Source - Photo G.G.





Pour adhérer à la SFSIC

<http://www.sfsic.org/content/view/18/172/>



Pergamonmuseum (Porte d'Ishtar) - Photo G. G.

**17^e Congrès de la Société Française des Sciences de l'Information
et de la Communication
Dijon, 23 - 26 juin 2010
Au cœur et aux lisières des SIC**

Les congrès de la SFSIC constituent un rendez-vous important pour notre communauté scientifique. Celle-ci se retrouve pour échanger, notamment autour des nouveaux terrains d'analyse, des pratiques émergentes et des concepts qui permettent de les appréhender. C'est aussi l'occasion de s'interroger sur notre discipline, nos métiers et l'évolution des cursus universitaires dans un environnement institutionnel en profonde mutation et dans un contexte international compétitif.

Après Compiègne, la SFSIC vous invite à son prochain congrès qui se tiendra à l'Université de Bourgogne à Dijon, du 23 au 26 juin 2010.

Pour l'appel à communication, consulter le site : <http://www.sfsic.org/>